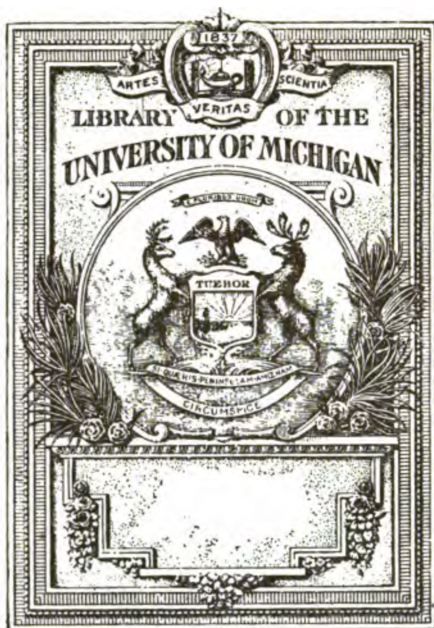

LIBRAIRIE MEDICALE
CH. BOULANGE
14, R. de l'Ancienne Comédie PARIS


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LASSONE,

OU

LA SÉANCE

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.
Illi, scripta quibus Comœdia prisca viris est,
Hoc stabant, hoc sunt imitandi.

HORAT. Sermon. Lib. I, Sat. X.



1779.

PERSONNAGES.

JEAN-FRANÇOIS LASSONE, Premier Médecin du Roi, en survivance, Président perpétuel de la Société Royale de Médecine.
J. F. VICQ-D'AZYR, Secrétaire perpétuel de la Société.
J. F. GEOFFROY.
J. F. LORRY, Directeur de la Société.
J. F. POISSONNIER.
J. F. DESPERRIERES.
J. F. MAUDUYT DE LA VARENNE, sous le nom de *MONTENDOS.*
J. F. ANDRY.
J. F. LEROY.
J. F. MACQUER.
J. F. BUCQUET.
J. F. LAFISSE.
J. F. COQUEREAU.
J. F. COLOMBIER.
J. F. CAILLE.
J. F. PAULET.
J. F. LALLOUETTE.
J. F. FOURCROY, Associé Commissionnaire.
J. F. DE JUSSIEU.
J. F. DE LAPORTE.
J. F. ROUSSILLE DE CHAMSERU, ou tout court *ROUSSINANTE.*
J. F. MACQUART.
J. F. JEANROY, Neveu, sous le nom de *JEANNOT.*
J. F. THOURET.
J. F. TESSIER, dit *BOBINET*, Abbé.
J. F. HALLÉ, Neveu de *J. F. LORRY.*
J. F. LASSONE, Fils de *J. F. LASSONE*, Héros de la Piece.
LYONNOIS, (Le vrai) Médecin de Chiens.
TIMOLÉON, Valet de *LYONNOIS.*
Un Exempt Enchanteur.
Un Courier.
Trente Chiens de la Meute du Roi.

La Scene est à Paris, dans le College Royal.

Boulange 5-25-22 10 fr. med. gen.

LA SÉANCE
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Cabinet de VICQ. *On y voit trois portes : l'une dans le fond, qui donne dans l'Antichambre, & par laquelle on y entre ; les deux autres ſur les côtés, & qui donnent dans différentes pieces de l'Appartement.*

VICQ-D'AZYR, *ſeul.*

LE deſſein en eſt pris ; je perds la Faculté.
Comment arriverois-je à la célébrité ?
Quand aurois-je effacé tant de Docteurs habiles,
Dont le nom immortel retentit dans nos Villes ?
Irai-je, aux indigens proſtituant mes ſoins,
M'expoſer à mourir dans les plus grands beſoins ?
D'un honneur ſans profit portant le poids extrême,
Pour l'amour des humains me dévouer moi-même ?

Du nom de Médecin le mortel décoré,
Certes, tout autrement doit en être honoré.
Pour cet honneur du moins mon ame n'eſt pas faite:
Je l'obtiendrai bien mieux cette grandeur parfaite,
La ſeule où je prétends, par le nom vraiment beau
De riche Diſſéqueur & d'opulent Bourreau!
Sans l'argent en effet que peut être la gloire?
Allons par la richeſſe au Temple de Mémoire.
Il en coûte, il eſt vrai, des peines, des forfaits;
Le cœur trouve à ramper des dégoûts, des regrets:
N'importe; il faut pouſſer juſques au bout ſa pointe;
Ma réputation à mes ſuccès eſt jointe;
Si je n'anéantis au plutôt le vieux Corps,
Je perds pour m'élever mon temps & mes efforts.
Ainſi, pour m'enrichir n'ayant point d'autre voie,
C'en eſt fait, je ſerai ſcélérat avec joie.
Nos affaires déjà ſont dans le meilleur train;
Nous avons tout trompé, juſques au Souverain.
Du Miniſtre & du Roi la ſage méfiance,
De l'auguſte Sénat la ſévere prudence,
Aux fourbes de Laſſone ont à la fois cédé;
La calomnie heureuſe en tout a ſuccédé.
D'une Société nous voyons la journée
A jamais la plus belle & la plus fortunée:
Des Miniſtres, des Ducs, aſſis auprès de nous,
Vont enfin prendre part à des deſtins ſi doux.
Comme on verra bientôt notre antique College
Envier ſtupéfait un ſi pompeux cortege!
Qu'il va ſentir le poids de nos félicités!
Eh! l'honneur en effet vaut-il les dignités?
Allons, pour la Séance il faut que je m'apprête.
Mais... quel trouble en ſecret m'épouvante & m'arrête?...
Quels noirs preſſentimens conſternent mes eſprits,
Quand de mes grands travaux je vais cueillir le prix?
Quelle triſte penſée, à mon ame importune,
Vient alarmer mon cœur au ſein de la fortune?
Eſt-ce crainte, ou remords?... Calme tes ſens, d'Azyr;

Et poursuis ton élans au brillant avenir!
Pour qu'on parle de toi, le nom d'un Eroſtrate
Vaut le nom d'un Fernel, vaut celui d'Hippocrate.

SCENE II.

FOURCROY, VICQ-D'AZYR.

VICQ.

C'EST toi, mon cher Fourcroy? te voilà bien paré!
Pour la cérémonie as-tu tout préparé?

FOURCROY.

Oui, Seigneur, tout eſt prêt.

VICQ.

Arrange-nous des ſieges;
Tu prendras ces cartons où ſont les Privileges,
Les Brevets, les Etats, les Comptes, les Rapports,
Et tu les porteras où tu ſais bien... Je ſors,
Mais bientôt je reviens: qu'on attende; & j'ordonne
Que, hormis nos Meſſieurs, il n'entre ici perſonne.

SCENE III.

FOURCROY, *ſeul.*

DE m'attacher à Vicq, oh! que bien il me prit!
Quel homme que ce Vicq! & qu'il a donc d'eſprit!
C'eſt un puits de ſcience, un ſoleil de lumieres:
Oui, Vicq vaut à lui ſeul dix Facultés entieres.
Comme on lui fait la cour! comme chaque Docteur
S'empreſſe autour de lui, le veut pour protecteur!
Comme en argent comptant ce Cabinet abonde!
C'eſt, ma foi, du Pérou la campagne féconde.
Dieu! que de Charlatans, pour piller le Public,
Viennent payer en or la ſignature *Vicq!*

On diroit qu'en ces lieux les sources minérales
Apportent ce métal avec leurs eaux vénales.
Combien donnent l'Aimant & l'Electricité?
Le Syrop de Velnos, les Eaux de la Beauté?
De Laffecteur le Rob anti-syphillitique?
Et de Weisse déjà l'ordonnance publique?
C'est ce qu'on ne sait pas... Mais ce que je conçois,
C'est que nos beaux Messieurs se nomment Jean-François;
Qu'il faut m'en souvenir, pour ici n'introduire
Que gens à qui mon Maître aura daigné sourire:
Tel est le mot du guet. Mais... on frappe, je croi!
Voyons... Qui frappe ici?

SCENE IV.

GEOFFROY, LORRY, COQUEREAU, ANDRY, MOTENDOS, THOURET, LAFISSE, DE JUSSIEU, HALLÉ, BOBINET, FOURCROY, ROUSSINANTE, DE LAPORTE, LALLOUETTE.

GEOFFROY.

C'est Jean-François Geoffroy.

FOURCROY.

Monsieur a dans ces lieux grande & petite entrée,
Et de plus un fauteuil.

GEOFFROY.

Mon ame est pénétrée...
Mais donne un siege encor à Jean-François Lorry,
A Jean-François Thouret, à Jean-François Andry,
A Jean-François Tessier, à Jean-François Lafisse,
Et pour ce Benjamin, que le bon Dieu bénisse!

FOURCROY.

Pourquoi ce Benjamin? n'est-il pas Jean-François?

GEOFFROY.

Sans doute ; & l'est encor, Jussieu que tu vois ;
L'est Montendos ; le sont Chamseru, de Laporte ;
Et l'est toute en entier la Royale Cohorte.
Tu peux laisser entrer, va ; nul des invités,
Ayant le mot du guet, sachant ses qualités,
Ne se présentera que bien sûr de soi-même ;
Et ceux qui sont ici, sont ceux que Lassone aime.
Le Secrétaire ? . . .

FOURCROY.

Il vient à l'instant de sortir :
Mais qu'on daignât l'attendre, il m'a dit d'avertir.

GEOFFROY.

Va donc, mon cher Fourcroy : garde bien l'antichambre ;
Et n'admets avec nous qu'un Jean-François de Membre.

SCENE V.

Les Acteurs de la Scene précédente, hormis FOURCROY.

ANDRY.

Il le faut avouer ; notre Chef a choisi
Un plaisant mot du guet pour nous admettre ici !
Ce nom de Jean-François, que sur nous on cumule,
Me paroît, quant à moi, du dernier ridicule ;
Et déplaît tellement à mon cœur outragé,
Que je le haïrois écrit en abrégé.
De le changer, Messieurs, nous devons entreprendre.

GEOFFROY.

Non, mes Amis, songeons à ce qu'il nous peut rendre.
Un nom qui nous vaudra par an cinq cents écus,
Est pour nous un beau nom ; soyez-en convaincus.

LAFISSE.

Déja nous l'éprouvons, & notre ame sensée
Sait se mettre au-dessus d'une vaine pensée.

Que signifie un nom qu'on nous donne au hasard?
Certainement Lassone à cela n'a point part.
Il auroit pu vouloir égayer son caprice,
Qu'il n'auroit pas poussé jusques-là l'injustice.
Il peut mésestimer; mais il doit caresser
Quiconque pour lui plaire a voulu s'abaisser:
Et si nous lui vouons entiere obéissance,
Il n'en doit à chacun que plus de complaisance.

BOBINET.

C'est bien dit: honni soit qui nous veut ravaler;
Mais nous sommes assez pour nous en consoler.

COQUEREAU.

Oui, votre nombre est fait, grace à mes bons offices;
Car sans vouloir ici vous vanter mes services,
Vous seriez loin, Messieurs, d'être aujourd'hui complets,
Si je n'avois pas su braver les camouflets.
Mais je suis, Dieu merci, d'esprit & de figure
A pouvoir endurer toute sorte d'injure.
Codrus pro Patriâ non timidus mori.
J'ai servi mes Héros, Vicq, Lassone & Lorry,
Oui, j'ai beaucoup souffert pour la douce Patrie.

THOURET.

Vous l'aimez, comme nous, avec idolâtrie.

DE JUSSIEU.

Valeureux Coquereau, si la Société
Te doit réellement quelque bon Recruté,
Il faut en convenir, tous ne sont pas de même.
Je loue assurément ton courage suprême:
Il t'en faut, je le sais, pour supporter les ris
Que le Facultaliste ajoute à ses mépris;
Il t'en faut pour jouer dans chaque point ton rôle.
Mais ton Charles Leroy n'est-il pas un peu drôle?
Comment a-t-il paru devant la Faculté?
Comme un Barbet couchant, sans air ni dignité;
Lisant d'un ton baissé son étique harangue,
Et traitant platement sa matiere & la langue.

Le sujet de sa These est usé, trivial,
Tronqué dans son objet, & discuté très-mal.
Son discours de la fin, comme un vrai narcotique,
Ayant endormi tout, devint un émétique.
Dans ses Livres encore, on lit qu'un langoureux
A la fievre maligne & le pouls non-fiévreux.
Ma foi ! tranchons le mot ; ce n'est qu'un plat en somme.
Qu'est-ce que ton Macquart ? un beau-fils, un pauvre
homme.
Ton Caille, ton Jeannot, & tes deux Poissonnier ?
L'un ignorant & faux, l'autre absurde & grossier.
Ton Colombier perdu de crimes & de dettes ?
Tes grands distributeurs d'ennuyeuses sornettes ?
Un Paulet, un Fourcroy ? jusques à ton Bucquet :
Qu'est-ce, dans son babil, qu'un maigre Perroquet,
Qui débite le faux en Charlatan insigne,
Et vole à son Auteur son travail le plus digne ?

MONTENDOS.

Il est vrai : j'ai déja fait ces réflexions.
Je crois qu'on ne peut trop porter d'attentions
Dans le choix des Sujets propres à notre affaire.

ROUSSINANTE.

Que pouvoit Coquereau que ce qu'il a su faire ?
Il n'étoit pas, Messieurs, aisé de réussir.
On n'entre point chez vous avec un vrai plaisir.

DE LAPORTE.

Excepté nos Amis, je vois que tout le reste
Nous berne ou nous honnit, nous siffle ou nous déteste ;
Je ne sais pas pourquoi ; mais la chose est ainsi.

LORRY.

A plaire à tous les yeux, quel homme a réussi ?
Ce ne sont ici-bas qu'affections diverses ;
Les unes sans malice, & les autres perverses.
Ici de la Bonté j'adore les rayons,
Et là la sombre Envie épanche des poisons.

J'eus toujours pour vertu, la douceur, la souplesse,
Que je portai, dit-on, jusques à la mollesse;
Mais je tiens, je vous jure, à la Société,
Cent fois plus que jadis à notre Faculté.
Je ne le cache pas: Lassone est un bon pere,
Et chacun d'entre vous est vraiment un bon frere:
A militer ainsi sous un Chef si charmant,
Je n'ai jamais trouvé nul inconvénient.
Jamais je ne sentis cette extrême bassesse,
Que pour m'effaroucher l'on m'objecte sans cesse.
De la simple vertu nous marchions escortés;
Nous irons désormais sur la grandeur montés.
Au lieu de vertueux & de savans Confreres,
Nous aurons pour amis de riches Dignitaires.
Le choix est-il égal? Non, certe; & l'on a tort,
Dans cette Faculté, de nous berner si fort.

HALLÉ.

Mais cette Faculté, mon cher oncle, réclame
Ses droits, & contre nous ne s'irrite & s'enflâme,
Que pour anéantir une rivalité,
Qui ne sauroit valoir l'antique égalité.
Ses reproches, ses cris sont-ils des sacrileges,
Quand nous lui ravissons ses plus beaux privileges?
Car enfin, supposons qu'étant bien résolus
De n'être ni par Vicq, ni par Lassone élus,
On nous eût dépouillés de nos droits légitimes
D'analyser les eaux; de porter aux victimes
De quelque épidémie, un secours qu'on leur doit;
De pouvoir être admis, chacun, & tel qu'il soit,
Comme Agent ou Conseil dans tous les cas possibles;
De discerner des bons les remedes nuisibles;
D'exterminer ceux-ci par prohibition,
De donner à ceux-là notre approbation;
D'être enfin les égaux, en droits ainsi qu'en titres,
Des Docteurs qui se font des Docteurs les arbitres:
Aurions-nous donc souffert avec tranquillité

De l'usurpation l'étrange absurdité ?
Quand, pour être Docteur, je me mis en Licence,
Je ne prétendis point mutiler la Science.
La Médecine entiere exerça mes efforts;
Je voulus être tel que sont tous mes Consorts.
Malheur au Médecin qui n'est qu'Anatomiste,
Académicien ou simple Epizôtiste!
Le vrai Savant jamais ne le fut à demi.
De la droite raison pardonnez à l'ami.
Ce discours ne sied pas à des Sociétaires;
Mais il a de l'honneur les sacrés caracteres.
Ce sont ceux dont mon oncle a lui même en mon cœur,
Dès mes plus jeunes ans, imprimé la grandeur;
Et si de ma conduite on peut me faire un crime,
Il est de mon forfait l'excuse légitime.

LALLOUETTE.

Il n'en est point, ingrat, pour ce mot insolent.
De marcher mon égal es-tu donc mécontent?
L'es-tu d'être au niveau de nos Sociétaires?

HALLÉ, *bas*.

Oui, sot...

LALLOUETTE.

Mais j'apperçois le reste des Confreres...
Ma foi, si vous voulez un peu de liberté,
Vous ferez bien, Messieurs, de passer à côté.
Le sallon est plus grand; chacun aura sa chaise,
Et nous attendrons tous beaucoup plus à notre aise.
Moi, de mon ami Vicq suppléant le devoir,
Je vais me disposer à les bien recevoir.

(*Les Acteurs passent dans le sallon.*)



SCENE VI.

POISSONNIER, MACQUER, DESPERRIERES, LEROY, PAULET, BUCQUET, COLOMBIER, CAILLE, JEANNOT, MACQUART, FOURCROY, LALLOUETTE.

LALLOUETTE.

De notre illustre Corps éclatantes lumieres,
Vous êtes attendus, Colombier, Desperrieres;
Vous aussi, Poissonnier, Macquer, Bucquet, Leroy,
Et vous, Jeannot, Macquart, Paulet, Caille & Fourcroy.

BUCQUET.

Eh bien! te voilà donc, mon petit Lallouette,
Qui sur le vif-argent fais rouler ta brouette?
Bonjour! notre ami Vicq n'est pas ici, dit-on?

LALLOUETTE.

Non; mais il va rentrer.

BUCQUET.

Doux & charmant mouton!
Tu seras cependant un Héros dans l'Histoire!
Mais avons-nous tantôt, dis-nous, quelque Mémoire?

LALLOUETTE.

Oh oui! le grand Lorry sur l'opion lira;
Sur les os du fœtus Thouret dissertera;
Andry vient compiler Thélinge sur la rage;
Bobinet sur l'ergot nous présente un Ouvrage;
Geoffroy doit ajouter ses observations
A ce que Vicq a dit au sujet des poissons.
Vicq du fameux Haller a fabriqué l'éloge,
Et son discours sera de deux heures d'horloge.
Mais!... vous, d'avoir un nom qui paroissez griller,
Qu'apportez-vous?... Voici le moment de briller!

PAULET.

Moi ? j'anéantirai la petite-vérole ;
Et, si je puis garder quelque temps la parole,
J'aurai de ma Gazette en main quelques morceaux
Qui pourront amuser d'autres gens que les Sots.

MACQUART.

J'aurois dû vous parler d'Histoire Naturelle;
Mais n'ayant découvert nulle chose nouvelle,
Je me contenterai de vous admirer tous :
Bucquet a sur cela du nouveau plus que nous.

FOURCROY.

Et s'il n'en avoit point, il nous en sauroit faire.

POISSONNIER.

Je représenterai, Messieurs, dans cette affaire ;
Je ne lirai, dirai, je ne penserai rien,
Et c'est ce que je peux vous procurer de bien.

DESPERRIERES.

J'en ferai moins encor que n'en dira mon frere :
Car, pour l'avoir trop fait, je ne puis plus le faire.
Où sont ces temps, hélas ! déjà si reculés,
Où quatre étoient par moi dans un jour enfilés ?

MACQUER.

Ménagez, Desperriere, un peu la modestie,
Et songez comme on parle en bonne compagnie.
Si vous ne renoncez à vos obscénités,
Il faudra renoncer à nos Sociétés.
Dans celle-ci sur-tout, qui ne fait que de naître,
Chacun doit être sage, ou du moins le paroître.

JEANNOT.

Je le pense ; & déjà Vicq vient de l'éprouver.
On en raconte un fait qu'on ne peut approuver.
Il dit *ne croire pas, en genre de doctrine* (1),
A la Religion plus qu'à la Médecine.

---

(1) Voyez la Lettre du *Signor Miracoloso* à M. Paulet, page 8.

Macquer; Hallé; Tessier; Chamseru; de Laporte;
Héroïques Soldats d'une illustre Cohorte,
Tous Docteurs accrochans, ou Docteurs accrochés:
Fiers Compagnons de Vicq; par Lassone, approchez.
NOUS voici donc enfin, avec Lettres-Patentes,
En état de remplir nos superbes attentes.
Nous allons installer, dans ce jour solemnel,
L'intérêt, le vrai Dieu, contre ce vieux autel,
Où des Dieux surannés, à jamais misérables,
L'honneur & la vertu sont toujours vénérables;
Où l'encens qu'on y brûle, avili, méprisé,
Semble, par la fortune, anathématisé.
Nous allons renverser cette hideuse Idole,
Qu'on nomma Faculté d'un vieux nom de l'Ecole.
J'ai pour cela, du moins, dirigé mes ressorts.
Je ne vous dirai pas quels sublimes efforts
Il me fallut tenter pour la rendre odieuse:
On savoit ses vertus, & la voix envieuse
Baissoit au souvenir de ses nobles travaux.
Déjà même on vantoit ces Mémoires nouveaux,
Qu'en dépit de nos vœux le Public imbécille
Vient de tant applaudir, & qui charment la Ville.
Mais j'ai calomnié, défiguré les noms;
J'ai déchiré les mœurs, les réputations:
J'ai montré que nous seuls possédions en partage
Un mérite solide, un esprit doux & sage;
Que la saine doctrine & le savoir profond
Résidoient dans ce grouppe en beaux-Esprits fécond,
Et taisant mes exploits, pour mieux vanter les vôtres,
J'ai séduit le Ministre, & le Prince, & les autres.
Voilà ce que j'ai fait. Mais Lassone, aujourd'hui,
Fait plus: de LOUIS même il vous offre l'appui.
Il veut vous assurer de son estime unique,
En présidant tantôt la Séance publique.
Il veut vous la prouver par des soins assidus:
Il prit, pour la payer, cinquante mille écus (3).

(3) Voyez la même Lettre du *Signor Miracoloso*, page 7.

Tel

Tel eſt le ſort heureux que ce Chef vous deſtine.
Mais il eſt temps, Amis, qu'avec vous je termine.
Nous allons au grand jour étaler la ſplendeur
D'un Corps nouveau, mais digne en tout de ſa grandeur.
Ayez, pour ſignaler ce premier jour de gloire,
Le ſoin de vous munir d'un excellent Mémoire;
Et, dans une heure au plus, ſans nul autre ſignal,
Trouvez-vous aſſemblés au College-Royal.
Allez... Et toi, demeure un inſtant, Lallouette.

(Ils ſortent tous, excepté LALLOUETTE.)

SCENE VIII.

VICQ-D'AZYR, LALLOUETTE.

VICQ.

DIS-MOI donc, cher Ami, pourquoi je m'inquiette?
Pourquoi, dans mes ſuccès, j'ai de noirs ſentimens
Qui troublent de mes jours les plus heureux momens?
Parmi nos Compagnons je n'ai point vu les Maîtres
Sur qui j'avois compté. Dieu! s'ils étoient des traîtres!

LALLOUETTE.

Pourquoi de ces ſoupçons corrompre ton bonheur?
Va, va, raſſure-toi; compte ſur leur grand cœur.
Tu ſais qu'un Médecin, d'une vaſte pratique,
Ote avec peine une heure à la choſe publique.
Nul d'entre nous n'ignore où bientôt nous ſerons;
Et là, certainement, nous les retrouverons.

VICQ.

Ami, je le deſire. Allez tous vous y rendre,
Et moi je tâcherai de ne point faire attendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scene représente la Cour & la Façade du College Royal.

LALLOUETTE, FOURCROY.

LALLOUETTE.

Je le vois, le grand Homme a des pressentimens,
Qui sont de l'avenir des avertissemens.
Je combattois à tort la peur du Secrétaire;
Son génie alarmé ne pouvoit plus se taire;
Il présageoit les maux qui vont fondre sur nous.

FOURCROY.

Comment! De quels malheurs nous épouvantez-vous?
Peut-il dans aucun Corps régner plus d'harmonie,
Que l'on n'en voit régner dans notre Compagnie?
Lassone ici présent! comblés de ses faveurs,
Nos jours ne seront plus que des tissus de fleurs.
L'heureux Vicq a pour nous enchaîné la fortune;
De toutes ses rigueurs, je n'en redoute aucune;
Et tranquille, je vis dans la sécurité.

LALLOUETTE.

Et moi je n'y suis point; je crains la Faculté.
Vous ne savez donc pas les bruits qui se répandent?

FOURCROY.

Je sais que nos Docteurs par-tout nous vilipendent.
Mais contre le crédit & les protections,
Que peuvent de leurs droits les réclamations?
Dans les protections nous avons les premieres,
Qui s'empressent d'agir des plus justes manieres.
Ma foi, la Faculté me paroît aux abois.
Mais vous ne voyez pas avec l'œil dont je vois.

LALLOUETTE.

Non; si les bruits sont vrais, j'en juge le contraire,
Et la sécurité me semble téméraire.
Vous dites l'*heureux Vicq;* il peut l'être en effet:
Mais il ne le sera qu'à la fin du projet.
Et si de son esprit j'ai quelque expérience,
Ce Héros sur la fin n'est pas sans défiance.
Au reste, nos Amis se rassemblent ici;
De ces doutes affreux je vais être éclairci:
Avançons...

SCENE II.

POISSONNIER, PAULET, DESPERRIERES, THOURET, DE JUSSIEU, LAFISSE, CAILLE, MACQUART, LALLOUETTE, FOURCROY.

LALLOUETTE.

CHER Macquart, as-tu quelque nouvelle?

MACQUART.

Hélas! mes bons Amis, j'en sais une cruelle.
Cinq de nos Compagnons nous font l'indigne tour
De nous abondonner dans cet auguste jour,
Et pour la Faculté de reprendre les armes.

LALLOUETTE.

Triste accomplissement de trop justes alarmes!
Vicq l'avoit bien prévu! Ce grand Homme accablé,
Devant moi sur le coup avoit déja tremblé.
Tant des sublimes cœurs la perçante sagesse
Des vulgaires esprits pénetre la foiblesse!

FOURCROY.

Mais dit-on qui? comment? sait-on pour quel sujet?

MACQUART.

Ce sont Messieurs Bouvart, Maloët & d'Arcet;
C'est Guenet, c'est Saillant.

FOURCROY.

Ma surprise est extrême !

MACQUART.

Pour y donner ma foi, j'ai balancé moi-même.

FOURCROY.

D'où savez-vous cela ?

MACQUART.

De l'Abbé Bobinet,
De l'aimable Lorry, qui me l'ont dit tout net.

FOURCROY.

J'entrevois là-dessous quelque trait qu'on ignore,
Et jusqu'à ce qu'on voie, on peut douter encore.

POISSONNIER.

Nous devons desirer que cela ne soit pas.

DESPERRIERES.

L'édifice élevé seroit bientôt à bas.

DE JUSSIEU.

Bouvart & Maloët sont connus pour honnêtes.

CAILLE.

Et sont sans contredit nos deux meilleurs têtes.

LAFISSE.

Les autres déserteurs ne sont qu'à leur *instar* ?

THOURET.

Chacun d'eux au forfait a morbleu bien sa part.

PAULET.

Qu'à la Société le coup sera sensible !

LALLOUETTE.

Il est pour elle, Amis, le coup le plus terrible.

BUCQUET.

Vous êtes des Oisons. Quel Démon craignez-vous,
Quand vous savez que Vicq agit, combat pour nous ?
Ne vous souvient-il plus qu'aux pieds même du Trône,
Vous avez pour appui le tout-puissant Lassone,

Qui vous fit le ferment de toujours conferver
Ceux qu'à vos dignités il voudroit élever ?
En perdant un Saillant, faut-il perdre la tête ?
Lorry n'eft-il donc pas une belle conquête ?
Vous n'avez plus Guenet, mais vous avez Andry ;
Vous avez Coquereau, digne adjoint de Lorry.
Au lieu de Maloët, n'avez-vous pas Lafiffe ?
Ceffez donc d'accufer votre fort d'injuftice ;
Sachez que fans péril, on peut perdre un d'Arcet.

FOURCROY.

Et qu'au lieu d'un Bouvart, nous avons un Bucquet.

SCENE III.

GEOFFROY, LORRY, MONTENDOS, HALLÉ, ROUSSINANTE, LEROY, COLOMBIER, ANDRY, DE LAPORTE, JEANNOT, BOBINET, *les Acteurs de la Scene précédente.*

GEOFFROY.

Qu'avez-vous donc, Meffieurs ? vous êtes en querelle ?
Je vous trouve échauffés !.

THOURET.

Oui, par une nouvelle
Dont deux de nos Meffieurs font, dit-on, les auteurs ;
Il s'agit de favoir s'ils ne font point menteurs.

LORRY.

Nous vous avons dit vrai. Cependant on ignore
Si nous devons de tout défefpérer encore.
Je viens de voir Bouvart en confultation ;
Son vifage annoncoit la jubilation :
Il étoit rayonnant, de gaîté peu commune :
On l'eût cru déchargé d'une tâche importune.
— Viendrez-vous pas tantôt, ai-je dit, avec nous ?
— Pour la derniere fois je confulte avec vous,

Répond-il, & ſans moi, vous tiendrez la Séance;
Mais je vous enverrai quelqu'un en mon abſence.
Quoi! vous nous quitteriez, mon cher Monſieur Bouvart?
De la Société vous êtes le rempart.
Elle a du grand Bouvart beſoin le plus extrême.
Que peut ce jeune Corps décider par lui-même?
Que peut il déſormais exécuter ſans vous?
Le célebre Lorry ſe jette à vos genoux;
Agréez dans ſes vœux ceux de ſa Compagnie,
Et rendez à ce Corps les forces & la vie.
— Non, reprend il, d'un air moqueur & jovial;
Je ſuis confus de voir à mes pieds mon égal.
Levez-vous... là-deſſus il faut que je médite....
Mon cher Monſieur Lorry, vous avez du mérite;
Mais vous êtes bien foible! Un jour, je le prévoi,
Vous viendrez à penſer, à faire comme moi.
Voilà pour le moment ce que je puis vous dire.
Allez, & de Laſſone embelliſſez l'Empire.

HALLÉ.

Mon cher oncle, pour vous je ſuis déſeſpéré.
Quel affreux compliment!

LORRY.

Geoffroy m'a raſſuré.
Nous allons avec vous occuper la Séance:
Mais je vous avoûrai que je ſuis dans la tranſe.

MONTENDOS.

Vous ne nous parlez point des autres déſerteurs?

ROBINET.

Vous ſaurez aſſez tôt leurs perfides noirceurs.

SCENE IV.

LYONNOIS, TIMOLÉON *avec des Chiens qu'on ne voit pas.*

LYONNOIS.

S'IL faut, Timoléon, que ton zele me ſerve,
Tiens-toi proche d'ici, dans ce coin en réſerve;

Quand je t'appellerai, sur le champ tu viendras,
Et de les amener tu te ressouviendras.

SCENE V.

LYONNOIS, PLUSIEURS SOCIÉTAIRES.

COQUEREAU, *présentant* LYONNOIS *sur sa mine.*

Voici, Messieurs, un homme en tout recommandable,
D'un grand département Médecin respectable,
Que j'ose présenter à votre adoption;
Il l'a su mériter par plus d'une action.
Daignez prêter l'oreille à ce qu'il va vous dire:
Il doit à cet égard pleinement vous instruire.

LYONNOIS *inconnu.*

Eloigné de ces lieux depuis près de deux ans,
Je n'ai connu de vous que vos rares talens,
Dont par la véridique & chaste renommée
On sait dans l'Univers chaque Ville informée.
Oui, Messieurs, loin de vous, au fort de mes travaux,
J'ai su que l'on formoit votre Corps de Héros;
Qu'il renfermoit déja l'élite des Chymistes,
Et des Chirurgiens, & des Anatomistes,
Et des grands Médecins; que la Société
En mérite absorboit l'antique Faculté;
Et que de six cents ans d'honorable mémoire,
Elle prenoit le poids, & couronnoit la gloire.
Daignez donc pardonner aux téméraires vœux
D'un Humain qui voulut & vous voir de ses yeux,
Vous admirer de près, & sous de grands auspices,

(*en montrant* COQUEREAU & LAPORTE)

A vos vastes travaux réunir ses services.

LORRY.

Monsieur, assurément, nous fait beaucoup d'honneur,
Et la Société savoure le bonheur

D'admettre dans son sein un si rare mérite.

LYONNOIS *inconnu.*

D'un trop juste devoir envers vous je m'acquitte;
Et c'est moi qui vous dois mille remercîmens,
D'agréer mon labeur dans ces doux sentimens.

MACQUART.

Cet homme-ci, morbleu! n'est pas un petit homme.

DE JUSSIEU.

A plus d'un d'entre vous il raviroit la pomme.

COLOMBIER.

Je crois qu'il nous vaudra Maloët & Bouvart.

COQUEREAU.

Cet augure me plaît, Messieurs, de votre part!

DE LAPORTE.

Nous l'avons amené vraiment dans cette vue.

ANDRY.

N'allons pas néanmoins faire ici de bévue,
Messieurs, ni recevoir sans un ample informé.
De fort beaux sentimens Monsieur est animé,
Et la Société peut sans doute l'admettre.
Malgré cela, Messieurs, Monsieur voudra permettre
Qu'avant de le placer sur nos rangs en public,
Pour le connoître mieux, on le présente à Vicq:
C'est à lui d'en juger; c'est à lui qu'on s'adresse,
Et voici qu'en ces lieux d'arriver il se presse.

LYONNOIS *inconnu.*

Je me soumets à tout, & je n'hésite pas.
L'association a pour moi trop d'appas;
Je suis trop pénétré de vos douces manieres,
Pour rien dissimuler de toutes mes lumieres.



SCENE VI.

VICQ-D'AZYR, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

VICQ, *ayant salué ses Confreres, & appercevant Lyonnois.*

QUE demande Monsieur?

COQUEREAU.

Monsieur est un Seigneur,
De l'Art médicinal savant cultivateur,
Qui vouloit avec nous avoir une entrevue:
La Porte & moi l'avons, du coin de cette rue,
Dans la Société promptement introduit.
Nul homme parmi nous ne parut plus instruit.
Dans ce qu'il exécute il mérite louange,
Et montre en ce qu'il dit de l'esprit comme un Ange;
Pour tout dire en un mot, c'est une bouche d'or,
Et dans le cas présent, nous pensons, un trésor.

VICQ.

Nous a-t'il envoyé déjà quelque Mémoire?
De quelqu'Eau minérale a t'il donné l'histoire?
Est-il brûlant d'amour pour la Société?
Sur-tout avec vigueur hait-il la Faculté?

(*à Lyonnois*).

Monsieur a-t'il traité quelques Epidémies?

LYONNOIS *inconnu.*

J'ai rencontré, Monsieur, beaucoup d'Epizôties;
Et pour dire le vrai, les maux du Genre humain
Qui fatiguent parfois le plus un Médecin
Paroissent à mes yeux comme maux sporadiques,
Bien plus réellement que comme épidémiques.
Je crois qu'on a donné trop fréquemment ce nom
A ces affections, enfans de la Saison,
Qu'on nommoit autrefois affections courantes,
Et d'une Epidémie en effet différentes.

L'Epidémie est rare, & non tout autre mal.

V I C Q.

Un mot changé parfois est heureux ou fatal.
Comment avez-vous fait dans vos Epizôties?
Vous savez qu'un Élu de deux Académies
Fut envoyé n'aguère aux Méridionaux
Dont un mal en fureur moissonnoit les troupeaux?
Que du Gouvernement payé pour ce message,
Il sut en peu de temps arrêter le ravage?

L Y O N N O I S *inconnu.*

Je ne sais pas, Monsieur, qui fut cet heureux-là;
Mais je me souviens bien que, quand il arriva,
Le mal étoit affreux.....

V I C Q.

Horrible! abominable!

L Y O N N O I S *inconnu.*

Et que le traitement fut en tout détestable.

V I C Q *étonné.*

Comment?

L Y O N N O I S *inconnu.*

Je me souviens qu'au lieu de secourir
Ces pauvres animaux, l'Élu les fit mourir;
Et que bientôt, comblé de royales largesses,
Il revint à Paris célébrer ses prouesses.

C O Q U E R E A U.

(*Bas à Lyonnois*).
Prenez garde, Monsieur, à qui vous répondez.
(*Bas à Vicq*).
Songez qu'il tiendra lieu de ceux que vous perdez.

V I C Q *embarrassé.*

N'étoit-ce pas d'un coup du mal tarir les sources?

L Y O N N O I S *inconnu.*

On le pratique ainsi, faute d'autres ressources;
Ou quand des affectés le nombre est fort petit,
Ou quand des meilleurs soins aucun ne réussit.

Mais débuter par-là, c'est d'une boucherie
Etaler les horreurs avec forfanterie;
Puis quand on a tranché du Docteur conquérant,
Finir par se montrer Apprentif ignorant :
Je ne sais pas, pour moi, si je fais rien qui vaille,
Mais ce n'est pas, Messieurs, ainsi que je travaille.
D'un mal épizôtique, en moins de quatre jours,
Je viens tout récemment d'interrompre le cours.
Dans la Maison du Roi règnoient les maladies.

ANDRY *inquiet.*

Que dit-il? chez le Roi.... des Epizooties?

LYONNOIS *continuant.*

Nul malade n'est mort; mais loin de les tuer,
J'aurois tenté plutôt de les faire suer.

VICQ.

Leur guérison, Monsieur, est-elle bien constante?

LYONNOIS *inconnu.*

Je puis vous en citer plus de cinq cents cinquante,
Et vais présentement vous en faire amener
S'il ne faut que cela pour vous déterminer :
J'en ai ci-près; tenez.....

VICQ.

Il n'est pas nécessaire.
Vos discours nous ont plu, nous ferons votre affaire.

LYONNOIS *continuant.*

Tchit, tchit, Timoléon!... Ce sont de grands Véneurs!

ANDRY *impatienté.*

Nous amener des bœufs! & des bœufs grands chasseurs!

VICQ.

Il faudroit trop de temps, & l'heure qui s'avance
Vous attend avec nous pour tenir la Séance.
Il suffit de Messieurs que vous soyiez loué,
Et qu'à nos intérêts vous soyiez dévoué;
Si contre le vieux Corps la haine en vous éclate,
Vous avez en effet la vertu qui nous flatte.

Enfin, c'eſt demain jour de nos Permiſſions;
J'appoſerai les Sceaux à vos Proviſions,
Et vais vous préſenter au puiſſant Archiâtre.
Votre nom, s'il vous plaît ?

LYONNOIS.

Le fameux Cyniâtre.....
Mais, Meſſieurs, il faut voir.... Holà! Timoléon!

SCENE VII.

FOURCROY, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FOURCROY *à Vicq.*

Seigneur, le grand Laſſone arrive à la maiſon.
Il vous veut dire un mot avant notre Séance;
Voulez-vous d'y venir avoir la complaiſance?

(*Appercevant* LYONNOIS).

Mais!... j'ai vu ce Seigneur... Parbleu! je le connois...
Vingt fois j'allai chez lui!... C'eſt le vrai Lyonnois!

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, TIMOLEON; TRENTE CHIENS DE LA MEUTE DU ROI.

TIMOLEON *à Lyonnois.*

(*Il vient en ſonnant du Cor & claquant du fouet*).

Ho-ais, ho-ais, ho-ais: voyez-vous comme ils courent?
Taïaut, taïaut, taïaut! oh comme ils vous entourent!
C'eſt par reconnoiſſance au moins! Taïaut! taïaut!
A la Chaſſe, à la Chaſſe! Ho-ais! Céſar! Briffaut!

(*Timoléon raſſemble peu-à-peu ſes Chiens qui courent ſur le Théâtre, ſonne du cor, claque du fouet & s'en va. Les Sociétaires, ébahis & conſternés, veulent tourner le dos à Lyonnois & s'en aller; celui-ci qui s'en apperçoit, les apoſtrophe de cette maniere*):

LYONNOIS.

Que veut dire ceci? me tourner le derriere,
A moi, dont on prévient jusques à la priere!
Qu'on reçoit dans la forme Académicien!
Qui suis un grand Seigneur, un Médecin de Chien!
Cela se fait-il donc entre des gens honnêtes?
Messieurs!... restez, de grace, & retournez vos têtes!
Je n'en disconviens pas: votre Société
Doit traiter des objets de grande utilité.
Les Chevaux & les Bœufs, les Brebis & les Chevres,
Les Anes, les Cochons, les Lapins & les Lievres,
Et les Dindons encore, entre les animaux,
Paroissent mériter qu'on guérisse leurs maux:
Sans doute il falloit bien faire une Académie
De Médecins pour eux, en cas d'Epidémie.
Mais s'ils ont tous des droits à votre charité,
Pensez-vous que mes Chiens soient sans utilité?
Qu'ils ne méritent pas qu'un Sage les observe,
Qu'on ait soin de leurs jours, ni qu'un Art les conserve?
Voyez donc les travaux de ce Chien-à-Berger:
Voyez donc ce Mâtin chassant un Etranger:
Voyez ces beaux Maltois de la Meute Royale,
Et ces gentils Bichons qu'Iris baise & régale;
Ce sont tous mes Sujets..... Judicieux Lorry!
Coquereau, que je vois sur mes maux attendri!
Laporte..... obtenez-moi qu'on me rende justice.
Et vous, sévere Andry, soyez-moi plus propice,
Au nom de ces Gredins de la Rage sauvés
Que vous alliez traiter, & que j'ai conservés!
Quoi! vous gardez encore un silence funeste!...
Toujours je vois vos dos!.... Race que je déteste;
Allez; ce grand éclat dont je fus ébloui,
N'étoit que du clinquant, & s'est évanoui.
C'en est fait, d'aujourd'hui je sais ce que vous êtes;
Je sais apprécier le travail que vous faites.
Vous n'aimez que l'argent, ne recherchez que lui;
Vous haïssez l'honneur qu'on estime en autrui.

Vous êtes des Pillards, de malheureux Corsaires,
Qui vivez aux dépens de vos propres Confreres;
Qui, pour vous enrichir, les avez dépouillés,
Et pour vous élever, les avez ravalés.
Mais puisse un jour, ingrats, l'équitable Patrie
Les connoître, & venger leur mémoire flétrie!
Puisse, aux yeux d'un bon Roi, l'auguste Faculté
Dévoiler vos forfaits & votre iniquité!
Puissé-je de mes yeux en voir partir la Foudre,
Pour vous exterminer, & vous réduire en poudre!
Ou devant les Docteurs, dans la confusion,
Vous voir tous à genoux leur demander pardon,
Et lire votre honte inscrite en leurs regiſtres!
Puisse enfin l'honnête Homme, & puissent les Ministres,
Fâchés qu'on les ait vus assis à vos côtés,
Vous punir, en fuyant, de vos déloyautés!

(*à Fourcroy*).

Et toi, reçois ceci sur ta face importune,
Pour m'ôter à la fois l'honneur & la fortune.

(*Il lui donne un soufflet, & sort furieux*).

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* *LYONNOIS & TIMOLEON*.

VICQ *tout consterné*.

SORT cruel! Suis-je enfin assez mortifié?

FOURCROY *en se frottant la joue*.

Comme il est donc brutal!

L'ALLOUETTE.

Je suis pétrifié!

ANDRY *d'un ton ironique*.

Faut-il à ce Seigneur un dais avec un trône?

VICQ, *de mauvaise humeur*.

Allez vous promener. Je vais trouver Lassone.

LALLOUETTE.

Le voici.

VICQ.

Laissez-nous parler en liberté.

SCENE X.

LASSONE, VICQ-D'AZYR.

LASSONE.

Qu'est-ce donc, bon Ami? vous êtes agité!

VICQ *s'étant remis de son trouble.*

On vous attend, Seigneur, avec impatience.
Nos chers Associés desirent la présence
De l'Archiâtre heureux, dont les vastes bontés
Doivent mettre le comble à leurs prospérités.

LASSONE.

J'entends. Grace aux bons soins de l'Ami que j'admire,
Je vais goûter enfin les douceurs de l'Empire.
Oui : j'ai, changeant l'état de l'ordre médical
En la condition de l'Art chirurgical,
Par ruses & par force, au pouvoir monarchique
Assujetti les Chefs de notre République.
La Médecine entiere est soumise à ma loi,
J'en suis le Souverain, le Monarque, le Roi.
C'en est fait : ce vieux Corps de Médecins austeres,
Dont j'estime & je hais les âpres caracteres,
Ce Corps qui si long-temps a fait parler de lui
S'éteint, & dans mes mains voit ses droits aujourd'hui;
Je ne lui laisse rien que sa vieille noblesse.

VICQ.

Qu'il la garde, & pour nous réservez la richesse.

LASSONE.

Ce fut mon premier soin. Outre vos pensions,
Les frais de la Séance & des relations,

Le Roi pour revenus cede à votre industrie,
Comme un fonds permanent de votre Seigneurie,
Tout ce qui peut dans l'Art procurer des ducats,
Privileges, Rapports, Brevets, Certificats.
Des minérales Eaux la suprême Intendance,
De notre Comité la riche Présidence
Par moi seront à vous; & la Société
Peut, à son gré, dans tout commercer la santé.
Mais je vous ai jadis fait part de ces mysteres,
Quand il falloit fixer nos incertains Confreres:
Leur avez-vous, Ami, vanté ces actions?

VICQ.

Ils sont depuis long-temps charmés de vos façons,
Seigneur; & chacun d'eux au joug le plus servile,
S'il est d'or ou d'argent, présente un front docile.

LASSONE.

Je l'avois bien pensé: les dons & les honneurs
Rarement ont manqué de subjuguer les cœurs.
Je le dirai pourtant; ce n'est pas sans surprise
Que je vois couronner notre grande Entreprise;
Il fallut pour gagner jouer d'un grand bonheur,
Et d'échouer enfin j'ai craint le déshonneur.
Lorsque je jette encore les yeux sur les obstacles,
J'en place la victoire au nombre des miracles.
Mais vous savez comment nous avons intrigué!

VICQ.

Pour qui jouit du bien que ses vœux ont brigué
La peine est peu de chose, & l'ame satisfaite
En goûte avec plaisir la douceur plus parfaite.
Ah! si pour établir le Corps que vous fondez,
Vos efforts ont été par les miens secondés;
Si le fortuné Vicq doit à ses travaux mêmes
L'heur de participer à vos honneurs suprêmes,
Je sens au fond du cœur, je sens ainsi que vous,
Combien l'intrigue est dure & les succès sont doux.

LASSONE.

LASSONE.

Que dites-vous, Ami? si vos soins me servirent;
Mes efforts n'ont rien fait, les vôtres réussirent?
Je vous dois tout: sans vous, l'antique Faculté
Jouiroit de ses droits dans leur intégrité.
C'est vous qui, de propos armant des voix sinistres,
Avez contre ce Corps prévenu les Ministres;
C'est vous qui, par des traits faux & calomnieux
Faits pour représenter des sujets odieux,
Avez adroitement montré ses Assemblées
Par d'insensés débats assidûment troublées;
Dépeint le Corps lui-même occupé de son bien,
Et pour le bien public ne faisant jamais rien:
C'est vous enfin, c'est vous qui contre la Science
Avez fait triompher la haine & l'impudence.
De vos ardents conseils c'est la séduction
Qui ralluma les feux de mon ambition;
Par mon fils & par moi votre astuce est bénie.
Par mon fils.... ô mon fils! que n'as-tu son génie!
Que tu porterois loin les biens & les honneurs!
Mais hélas! cher Ami qui voyez mes douleurs,
Cet objet de mes soins est un champ sans culture,
Où je trouve par-tout la plus brute Nature.
On sait que dans sa Classe assis au dernier banc,
Mon fils étoit toujours le dernier de son rang;
Qu'il n'entend pas un mot de la Langue latine.

VICQ.

Qu'importe? N'est-il pas Docteur en Médecine?
N'est-il pas maintenant de la Société
Lumière autant qu'aucun de notre Faculté?
Il s'entend avec nous à rendre des oracles:
Allez, ainsi que nous il fera des miracles.
Mais, qui n'a des chagrins? Quel homme sous les Cieux
Peut se dire, Seigneur, de tous côtés heureux?
Sans ces légers soucis, vous l'étiez trop peut-être.

LASSONE.

Il est vrai, cher Ami, je me suis vu le maître

De jouir en effet de la félicité
Que les Cieux ont permise à notre Humanité.
Avec peu de talents, & de minces Etudes,
La Fortune, indulgente à mes sollicitudes,
M'éleva chez les Grands, qui toujours occupés
De soins ou de plaisirs, sont aisément trompés.
Parvenu, j'ai su plaire à ce Monde magique,
Et j'y passe aujourd'hui pour un mérite unique.

VICQ.

On ne peut en cela qu'applaudir à la Cour.

LASSONE.

Couronné des Grandeurs, je le fus par l'Amour.
Sans affecter jamais de choix parmi les Belles,
Au gré de mes desirs, je menai les cruelles;
Et soit mon ascendant, ou bien leur passion,
Ma bravoure marqua dans toute occasion.
Toujours je fus heureux. Maintenant une Blonde,
En graces, en beautés, en délices féconde,
Charme tous mes momens dans mon brillant séjour.
O d'Azyr! j'ai chez moi le Temple de l'Amour!
J'adore Pingenet, & serviteur fidele,
Ne songe à chaque instant qu'à lui prouver mon zele.
Je vais donner une heure aux soins du Cabinet,
Et le reste du jour est tout à Pingenet (4).
Cependant, apprenez pourquoi de préférence,
Mon fils ailleurs qu'ici parcourut la Licence.
Je crus qu'il ne pouvoit de notre Faculté
Soutenir l'examen dans sa rigidité,
Que je serois forcé d'avouer sa foiblesse,
Et pour lui d'accepter une grace qui blesse.

---

(4) Parodie plaisante de deux vers de Voltaire qu'on avoit rapportés dans la *Lettre du Sociétaire pensionné*. Cette parodie fut faite sur le champ. On l'attribua dans le temps à un Comte Russe nommé OISDART; ce qui signifie en langue Russe, vif, ingénieux, aimable, aussi grand par le cœur que par la naissance; tant la langue Russe a de l'énergie.

Pour éviter ces maux, je l'ai chez l'Etranger
Fait couronner Docteur, ensuite voyager,
Et j'ai fait croire ainsi qu'il avoit chez les autres
Appris ce qu'il ne put retenir chez les nôtres.
Mon cœur à mon Ami ne sait point se cacher.
Voilà ce qui des miens a pu me détacher.
Mais produire mon fils, & couvrir ma détresse,
Fut le premier devoir de ma juste tendresse.

VICQ.

C'est vous en acquitter très-bien assurément!

SCENE XI.

LASSONE, VICQ-D'AZYR, UN COURIER.

LE COURIER *à Lassone.*

LE Ministre, Monsieur, vous adresse au moment
Ces deux paquets, & dit qu'il faut en diligence
Ouvrir ce premier-ci; l'autre est pour la Séance.

LASSONE.

Il suffit.... laissez-nous.... Ami, soyons discrets!
Je vous ai de mon cœur dévoilé les secrets....
Pour ouvrir ce paquet, cherchons un lieu tranquille;
Ou, sans nous éloigner, entrons dans cet asyle.

Fin du second Acte.



ACTE III.

La Scene représente la Salle d'Assemblée de la Société au College Royal.

SCENE PREMIERE.

DE JUSSIEU, COQUEREAU.

DE JUSSIEU.

Nous périrons enfin; mille éclairs menaçans
Ne me montrent par-tout qu'orages renaissans.
La franchise entre nous déja diminuée;
Notre Société de toutes parts huée;
Du College en honneur les merveilleux ressorts;
De ses Membres lésés les vertueux efforts;
Les brocards, les dictons, & les plaisanteries
Dont on accable Vicq & ses forfanteries;
Geoffroy comme un vilain anathématisé;
Notre benin Lorry broyé, pulvérisé;
Lassone menacé d'une chûte prochaine;
Nous-même à nos Amis tristes objets de haine;
Et plus que tout cela, le cri, ce cri vengeur
Qui contre nous s'éleve au fond de notre cœur;
Ce tableau d'une mere aux pleurs abandonnée,
Où des enfans cruels d'une main forcenée
La nourrissent de fiel, & bientôt dans son sein
Plongent avec fureur un poignard assassin,
D'un affreux avenir sont pour moi les présages,
Et de prochains malheurs les sensibles images.

COQUEREAU.

Ami, si nous avons un peu de fermeté,
C'en est assez; pour nous tout est en sûreté.

Je conviendrai qu'un rien, selon les apparences,
Pourroit faire avorter nos grandes espérances;
Mais malgré les propos de nos aigres Censeurs;
Malgré de nos Consorts les ris & les clameurs,
Notre être désormais au pouvoir du Ministre
N'a plus à redouter d'événement sinistre.
Je ne veux que deux ans pour voir la Faculté
Ramper soumise aux pieds de la Société.
Lassone l'a juré; cette insigne victoire,
L'objet de nos travaux, comblera notre gloire.

DE JUSSIEU.

Aveugles, imprudens, nous ne connoissons pas
Les abymes affreux qu'on creuse sous nos pas.
Pouvons-nous nous vanter de tenir l'existence,
Non de nous, mais d'un Chef, mais d'une autre Puissance;
Pouvons-nous oublier quelle est la lâcheté
Du mortel, quel qu'il soit, qui vend sa liberté?
Tu parles de braver tous les assauts sinistres,
En allant appuyés du crédit des Ministres?
Mais peux-tu donc penser qu'un esprit éclairé,
Aux intérêts d'Etat entiérement livré,
Daignera s'abaisser de sa haute excellence
A juger d'un Velnos la stupide ordonnance?
Qu'il viendra, négligeant de plus nobles desseins,
Insensément siéger avec des Médecins,
Et voudra de ses soins priver la République,
Pour plaire à deux Suppôts de la Race Iatrique?
Bien plus, ne crains-tu point que ce sage Nestor,
Qui du Peuple François assure l'heureux sort,
Ne vienne à découvrir nos obscures menées,
Et ne tranche d'un coup nos frêles destinées?
Pour moi, je crains encor l'Associé puissant,
Qui d'un Maître superbe orgueilleux complaisant,
Ne présente jamais de visage sincere,
Et qui marche toujours entouré du mystere.
Au Savant qui l'encense & prévient ses desirs,
Il promet la faveur; il promet des plaisirs:

Mais payant à son gré le talent qui lui manque,
Bientôt de la Science il va faire une banque.
Un tel homme, crois-moi, ne donne rien pour rien;
Et s'il sert le mérite, il en attend du bien.
Pourrons nous nous flatter de quelque différence?

COQUEREAU.

Pourquoi n'auroit-on pas pour nous la déférence
Qu'a pour son Médecin le Mortel au hasard,
Et qu'assure au savoir l'ignorance de l'Art?

DE JUSSIEU.

Pour trop communiquer, quand, par un long commerce
Avec le Médecin qui constamment exerce,
Le Grand aura de faits appris à se munir;
Il saura demander & comment obtenir.
Que pouvons-nous alors refuser à la force?

COQUEREAU.

Qui nous empêchera de faire alors divorce?

DE JUSSIEU.

Connois-en la raison; elle est en abrégé
Dans la Fable où du Cerf le Cheval s'est vengé.
Chaque réflexion me cause mille peines;
Le sang de Jussieu coule encor dans mes veines;
Ce sang de la vertu, du mérite honoré,
N'est point encor chez moi tellement altéré,
Que je ne sente plus ma raison engourdie,
Ni voye en ma conduite un peu de perfidie.
Voilà, mon brave Ami, mes intimes secrets.

COQUEREAU.

Oh! voici qui saura dissiper tes regrets.
Vers nous avec d'Azyr Lassone qui s'avance,
Le grand Lassone seul affermit ma constance;
Et ces feuilles qu'il tient dans ses augustes mains
Vont, je n'en doute plus, assurer nos destins.



SCENE II.

LASSONE, VICQ-D'AZYR, *Messieurs de la Société Royale, excepté* FOURCROY.

VICQ *à Lassone.*

Aimable Protecteur, tout-puissant Archiâtre,
Qu'admirent les petits, que la Cour idolâtre;
Cœur simple & généreux autant qu'esprit fécond;
Vrai Savant, Ecrivain naturel & profond:
Voici de vos vertus la noble clientele;
Vos égaux, désormais, sont sous votre tutele:
Vous y voyez Lorry, vous y voyez Geoffroy,
Poissonnier, Jussieu, Macquer, Andry, Leroy;
Et tous ces jeunes gens de superbe espérance,
Qui de votre bonté tiendront leur existence,
Tout prêts à seconder vos utiles projets,
Se disent en respect vos fideles Sujets.

LASSONE.

S'il est un sentiment qui puisse flatter l'ame,
Qui vers les grands objets l'entraîne & nous enflamme,
C'est à mon gré, Messieurs, ou plutôt mes Amis,
C'est de voir des Mortels à la vertu soumis,
Pour soulager les maux de leurs malheureux freres,
S'unir & prodiguer les soins & les lumieres.
C'est ce pur sentiment, c'est ce plaisir si doux,
Qu'en ces lieux aujourd'hui je savoure avec vous...
Mais épargnez, Amis, ma juste modestie:
Je n'ai de vos talens qu'une foible partie,
Et je déteste ici les attributs rivaux.
J'y marche le premier, mais parmi mes égaux:
Ce titre est magnifique; & je tiens pour profane
Le plus majestueux, quand l'honneur le condamne.
Si je suis votre Chef, si je vous fais des Loix,
J'ordonne, & je suis Chef par votre propre choix;

Et je ne prétends point asservir vos courages,
Ni captiver jamais vos voix & vos suffrages.
Soyez libres toujours ; la seule liberté
Nourrit les sentimens & la noble fierté.
Vous n'êtes plus ce Corps esclave des Ecoles,
Dont les antiques us ont été les idoles :
Vous êtes séparés, & je vous ai choisis,
Non pour vous commander, mais avoir votre avis.
J'en ai dès aujourd'hui besoin dans une affaire
Que va sur le Bureau mettre le Secrétaire :
Je l'attends réfléchi, solide, impartial.

VICQ *lit un papier que Lassone lui a remis.*

C'est de l'Abbé Terray, Contrôleur-Général...
« Peut-on de bleds nouveaux employer la farine,
» A faire un pain qui soit selon la Médecine ?
» D'un vieux Praticien la consultation
» A négativement jugé la question ».

LASSONE.

Avant d'aller aux voix, & crainte de méprise,
Il est de mon devoir, Amis, que je vous dise
Que sur l'autorité de ces Edits derniers,
Monsieur le Contrôleur a fait quelques greniers ;
Que le grain y vieillit, & changeant de nature,
Va peut-être bientôt se perdre en pourriture.
J'ai dit... délibérez... Pour moi je suis d'avis
Que le vieux grain fait mal, mais le jeune encor pis.

GEOFFROY.

Il est certain, Messieurs, qu'en fait de politique,
Toujours on doit chercher l'utilité publique.
Mais il faut avouer qu'un Ministre toujours
En connoît mieux que nous les tours & les détours.
Si donc l'Abbé Terray pensa qu'un comestible
Tiré d'un bled récent au Public est nuisible,
Il paroît naturel de conclure avec lui,
Et c'est de nos devoirs le premier aujourd'hui.

On le fait en effet, le bled nouveau parfume:
Mais ce parfum est âcre; il faut qu'on s'accoutume
A son principe actif, lequel a plusieurs fois
De bons tempéramens déconcerté les loix.
Je l'ai vu très-souvent exerçant sa furie,
Causer ou la colique, ou la dyssenterie:
Je pense donc, Messieurs, ainsi que notre Chef.

LORRY.

De Lorry là-dessus le discours sera bref.
Il applaudit en tout aux merveilleuses vues
Que sur le bien public ces deux Messieurs ont eues.
Il est grand, il est beau de servir les humains
Dont on a le salut & la mort dans les mains!
Mon avis est celui de l'illustre Lassone.

POISSONNIER.

De même.

DESPERRIERES.

Aussi de même.

LEROY.

Et moi plus que personne.

MONTENDOS.

Cet avis est très-sage, & je l'approuve fort.

BOBINET.

Monsieur le Contrôleur ne doit pas avoir tort.

COQUEREAU.

D'un avis différent Coquereau peut-il être,
Quand c'est l'avis d'un Chef, quand c'est l'avis d'un
Maître?

MACQUER.

Non, sans doute; & l'on doit vous faire compliment
Sur l'unanimité de votre sentiment:
Mais de la maintenir il ne m'est pas possible.
Je ne crois point, Messieurs, le bled nouveau nuisible.
J'en crois les Boulangers, & je dis avec eux,
Que ce bled fait un pain plus vif, plus amoureux.

Que d'un bled ſuranné la débile farine,
En donne un ſans vigueur, qui bleſſe la narine,
Et que dans l'amidon, qui vient d'un bled récent,
On rencontre la force & le ſuc nourriſſant.
J'en crois les Médecins, dont les conſeils-pratiques
Ont ſouvent arrêté des maux épidémiques,
En réduiſant en pain la récolte de l'an,
Quand à peine on venoit d'en dépouiller le champ.

DE JUSSIEU.

Aux autres, comme à moi, je paroîtrois blâmable
D'aller contre un avis ſi vrai, ſi raiſonnable.

HALLÉ.

Pleinement de Macquer j'approuve le propos.

ANDRY.

Bravo ! mettez-vous bien les Miniſtres à dos !
Au ſein de leurs ſecrets portez tôt la lumiere ;
Saiſiſſez le moment de leur rompre en viſiere,
Et hâtez-vous d'uſer de la ſévérité
Dont vous-mêmes avez blâmé la Faculté !
Cum Principe noſtro.

LAFISSE.

Quoi qu'il en ſoit, Lafiſſe
Du crime de Macquer ſe déclare complice.

COLOMBIER.

Je ſuis du même avis.

LASSONE.

Colombier ! pauvre Auteur !
Du Miniſtre en crédit ménagez la faveur.
Et quand vous pourſuivez des Hôpitaux vulgaires
La grande inſpection avec des honoraires,
Careſſez, croyez-moi, la gracieuſe main
Qui peut à vos deſirs ſatisfaire demain.

COLOMBIER.

Je reviens à l'avis d'une ſi ſage tête.

MACQUART.

J'en profite, & ſais gré du *monitum* honnête.

CAILLE.

Idem.

JEANNOT.

De même.

LALLOUETTE.

Idem.

BUCQUET.

D'après cette leçon,
Je ne puis de Macquer adopter la raiſon.

PAULET.

Je vois le bien, Meſſieurs, & je n'oſe le faire.

LAPORTE.

Ni moi.

THOURET.

Ni moi.

ROUSSINANTE.

Ni moi.

LASSONE *fils* (*bien haut.*)

Cum Domino mon père.

VICQ.

Tous les Membres préſens ont, je penſe, voté ?
Puis-je pas ſur le fait fixer votre arrêté ?

LASSONE.

Vous le pouvez, Ami, l'affaire eſt terminée.

DE JUSSIEU.

De la Société voilà la deſtinée !

SCENE III.

FOURCROY, TOUTE LA SOCIÉTÉ.

FOURCROY *à Laſſone.*

Je vous remets, Seigneur, ces Papiers de la part
De l'un de nos Docteurs, le célebre Bouvart.

Il dit qu'il est fâché de n'être point des nôtres,
Mais qu'avec cette lettre on lise ces quatre autres.
Ce billet est pour vous.

LALLOUETTE.

Ami Vicq! sûrement
De tes prédictions c'est l'accomplissement?

GEOFFROY.

Voyons cela, voyons : prions le Secrétaire
D'en faire la lecture; & tâchons de nous taire.

COQUEREAU.

Allons, Messieurs, silence; ou bien que les Parleurs,
S'ils en ont tant à dire, aillent le dire ailleurs.

LASSONE *à* VICQ *qui paroît agité.*

Quoi donc! le bon Ami, vous montrez de la crainte?

VICQ.

De frayeur, malgré moi, je sens mon ame atteinte.
Oui, Messieurs, malgré moi j'ai peur de ce papier,
Et je ne sais lequel vous lire le premier.

GEOFFROY.

Prenez, morbleu, prenez celui qui se présente :
Ne nous voyez-vous pas comme vous dans l'attente?

VICQ *lit les Papiers qu'il prend des mains de Lassone.*

» Adieu, triste Lassone, un cœur à Pingenet
» Assure des faveurs.....

LASSONE *l'interrompant brusquement.*

Je vous arrête net :
Comment donc, bon Ami? vous ne prenez pas garde
Que personnellement cet écrit me regarde!

VICQ.

Vous me l'avez donné pour le lire, & j'ai lu.

LASSONE.

C'étoient ces autres-ci. Grand Dieu! je suis perdu.

VICQ *ouvre un autre papier, & le lit.*

HÉROS de nouvelle fabrique,
L'honneur de ma profession,
Comme celui du Corps antique
De qui je suis le nourrisson,
Veut que, par un acte authentique,
Et digne de l'impression,
Je fasse à ce Corps Monarchique,
De bâtarde création,
En faveur de ma République,
Une renonciation.
J'entends sa voix, & je m'explique
Sur ces adieux que ma raison,
Qui s'est soumise sans replique,
Fait à votre COMMISSION.
D'abord la gloire Académique,
Qui flatte tant la passion
Ou d'une tête Chirurgique,
Ou d'un valeureux Champion
De ce Lycée Epizôtique,
Ne tente point l'ambition,
Dont l'orgueil de Saillant se pique.
Plus que content de voir mon nom
Ecrit sur la Liste publique
Des Docteurs, dont l'attention,
Les soins & le travail unique,
Ont pour objet l'expulsion
De toute cause morbifique,
Dont des humains la nation,
Par la nécessité physique,
Ressent si souvent l'action;
Je bannis tout desir inique,
Et je n'ai d'émulation
Que pour imiter la pratique
Du bien, dont chaque Compagnon
De ce Corps vraiment héroïque
Me présente un échantillon.
Je pourrois, par un trait graphique,
Vous faire l'exposition
De chaque talent angélique
Dont j'y vois l'exécution:
Mais ce trait, pour vous satyrique,
Feroit la condamnation
Et de votre cœur tyrannique,
Et de votre usurpation.
Comme le mien est pacifique,
Je vous dis adieu sans façon.

SAILLANT.

VICQ.

Qu'en dites-vous, Messieurs?

MONTENDOS.

Je la trouve polie.

LORRY.

On peut même ajouter qu'elle est assez jolie.

GEOFFROY *à Andry.*

Cette lettre, Cousin, nous arrange assez mal!
Si l'autre....

VICQ *ouvre un second papier, & lit :*

» A *ces* Messieurs du Comité Royal.

EN VAIN chercheroit-on à m'en faire dédire ?
De votre Corps, MESSIEURS, soudain je me retire ;
Et si vous demandez quelles sont mes raisons,
En deux mots les voici : Guenet fuit les fripons ;
Il fuit les intrigants, & doit à la décence,
A l'honneur, à son Corps, unique obéissance.
L'intérêt, la cabale & les sombres détours
Qui vous ont réussi, lui déplurent toujours ;
Et comme il fit serment, aux Autels du mérite,
De marcher droit toujours, pour toujours il vous quitte.

GUENET.

DESPERRIERES, *qui s'assoupissoit.*

Quoi ! sur la scene encor la belle Pingenet ?

ANDRY *d'un ton hargneux.*

Quoi ! vous n'entendez pas que c'est Monsieur Guenet ?

VICQ *ouvre un troisieme papier, & lit :*

COMME les corps dont traite la Chymie
N'ont pas entr'eux la même affinité ;
Que l'on en voit, dans leur simplicité,
Suivre par-tout une nature amie,
Ou par-tout fuir avec agilité
Une union qui n'est pas assortie :
Tels on nous voit, dans le train de la vie,
Nous rechercher pour la conformité.
Membre d'un Corps à jamais respectable,
Où je puisai la science & mon Art,
Je fus à vous lié par le hazard,
Et malgré moi, par un sort déplorable,
J'eus dans le vôtre une coupable part.
Je m'en repens ; au creuset de mon ame,
Je dois détruire un indigne amalgame.
Mon parti pris, j'en ai fait le départ.

D'ARCET.

L A L L O U E T T E.

Grands Dieux !

D E J U S S I E U.

L'orage gronde.....

M A C Q U A R T.

Amis !....

B U C Q U E T.

Laissez-les faire;
Dans peu Barbeu-du-Bourg réparera l'affaire.

B O B I N E T.

Je vous avois bien dit que de nos Déserteurs
Vous sauriez assez-tôt les perfides noirceurs !

V I C Q *ouvre un quatrieme papier, & lit :*

Publier à grand bruit le bien qu'on prétend faire
N'est pas, Messieurs, prouver que l'on en fait.
Séduit par vos discours, je me vois à regret
De vos crimes réels complice involontaire.
Ennemi né de tout forfait,
Maloët n'est pas votre affaire:
Il ne fait point son Dieu d'un sordide intérêt.
L'honneur par-dessus tout, l'honneur est son Idole;
Et sa premiere volupté,
Il la trouve dans l'équité;
Il la trouve en son cœur, dont la paix le console.
Ce ton à votre égard doit passer pour frivole,
Je me sers d'un langage à vous trop inconnu;
Parlons plus clairement: Je vous quitte, & j'abjure
Une Société qui me rendoit parjure,
Qui m'eût fait oublier jusqu'au nom de Vertu.
Je déteste à jamais la noirceur de vos brigues;
Je renonce en ce jour à vous, à vos intrigues;
Et, d'un cœur désormais mûrement consulté,
J'embrasse avec transport ma chere Faculté.

Maloet.

LEROY.

Chaque Lettre, Messieurs, me paroît vigoureuse!

VICQ.

Je crains bien, chers Amis, une fin malheureuse!
Mais voyons jusqu'au bout.

» A la Société.

TANT qu'à mes yeux un air d'utilité
De votre Chef masqua les entreprises;
Que je n'y vis ni ruses ni surprises;
Tant que le bien ou l'intérêt de l'Art
Dut là-dessus imposer à Bouvart,
Je fus à vous; & Collegue fidele,
Je m'efforçai de vous prouver mon zele.
Lassone alors n'enfreignoit pas les loix,
La Faculté conservoit tous ses droits.
Mais aujourd'hui que, comblant l'injustice
Pour satisfaire une infame avarice,
De vos desseins vous montrez la noirceur,
Quand je vous vois fouler aux pieds l'honneur;
Loin de rester avec vous dans la chaine,
Pour vous je passe à la plus juste haine;
Mais, disons mieux, c'est au plus froid mépris.
De cet aveu ne soyez pas surpris.
Connoissez-moi. Quelque loi qui l'ordonne,
Jamais Bouvart ne sera sous Lassone.
Lâches, rampez à ses pieds absolus!
Tout est fini: je ne vous verrai plus.

BOUVART.

VICQ, *regardant* LASSONE.

Eh bien?

LASSONE *regardant* VICQ.

Eh bien!

LALLOUETTE.

Ah Dieu!

LORRY.

La Lettre est foudroyante!

SCENE IV.

MESSIEURS DE LA SOCIÉTÉ, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

MA présence en ces lieux est sans doute effrayante:
Mais mon sort, vous savez, ne dépend pas de moi;
Et je n'y suis, Messieurs, que par l'ordre du Roi.
J'y viens exécuter sa volonté suprême.
De son ordre sacré la rigueur est extrême,
Je l'avoue, & je plains votre Société;
Il vaudroit mieux pour vous qu'elle n'eût point été.
De votre antique Corps les graves Remontrances
Viennent d'anéantir vos vastes espérances.
Vous n'êtes plus. Tantôt vous reçûtes l'Ecrit
Que de suppression nous appellons Edit.
Il ne dut être lu que tenant la Séance:
En voici le moment marqué par l'Ordonnance.
Veuillez donc, s'il vous plaît, le remettre en mes mains.

LASSONE *consterné lui remet le Paquet.*

Je vous dois obéir...

GEOFFROY.

O malheur!

LORRY.

O destins!

LALLOUETTE.

Vicq, ô mon ami Vicq!

VICQ.

Traîtres abominables!

L'EXEMPT.

Il faut bien cependant que vous soyez coupables,

Messieurs, si le Monarque ainsi l'a prononcé
Pour raison de l'Edit qui vous est annoncé ?
Tout l'Univers le sait ; LOUIS dans sa jeunesse
A d'un âge avancé la force & la sagesse.
Entouré de vertus, de bien faire jaloux,
Le travail est pour lui le plaisir le plus doux ;
Et quand sur l'Océan qu'embrase son tonnerre,
Il lance à grands éclats les foudres de la guerre,
Et fait aux ennemis qu'aveugle leur fureur
Du Pavillon François respecter la valeur.
Plus loin, il fait céder la Loi Nationale
A cette liberté premiere & sociale,
Dont les droits méconnus & par-tout outragés,
Sont enfin par lui seul rétablis & vengés.
A se faire adorer il met ici sa gloire ;
Rien de juste & de bon n'échappe à sa mémoire.
Protecteur du mérite, ami des vrais talens,
Il égale en vertus les Princes les plus grands,
Et favorable aux Arts, au courage propice,
Il hait uniquement la fraude & l'injustice.
Ainsi, Messieurs, l'Edit qu'à l'instant nous lisons,
Va de votre infortune exposer les raisons.

(*Il lit*).

EDIT DU ROI.

« Par la grace d'en haut, Monarque de la France,
» LOUIS à ses Sujets salut de bienfaisance.
» Sur ce que les Docteurs de notre Faculté,
» Qui des Parisiens gouvernent la santé,
» Nous ont fait observer que les Rois nos Ancêtres
» Avoient pour l'Iatrique (5) institué des Maîtres,

(5) Cette expression doit être sacrée ici, attendu qu'il est de fait que, dans toutes les Epidémies & Epizooties qui ont pu ravager le Royaume en différents temps, la Faculté de Médecine de Paris a fourni au Gouvernement, soit pour la Ville, soit pour la Campagne, tous les Docteurs qu'il a fallu, avec un zele & un désintéressement qu'on n'a jamais trouvés ailleurs.

» Dont les heureux talens, cultivés, éprouvés,
» Au grand Art de guérir sagement réservés,
» Formerent sous les loix un Corps scientifique,
» Une Société vraiment Académique,
» Dont les Membres égaux par leur utilité,
» L'étoient encore en droits, l'étoient en dignité;
» Que de l'Art la pratique & la vaste science
» Seules avoient entr'eux mis de la différence;
» Mais que jusques alors nul n'avoit pris sur soi
» De se dire entre tous Savant de Par le Roi,
» N'avoit de son crédit fait un abus énorme
» Jusqu'à briser du Corps les liens & la forme,
» Pour en créer un autre avec quelques Adjoints,
» Dont il s'établiroit le Maître en tous les points;
» Que chez les Médecins pareille félonie
» Rompoit avec éclat cette heureuse harmonie
» Dont souvent du Public dépendoit le salut,
» Qui doit de tous les Corps être l'unique but;
» Que par un trait nouveau, notre cher Archiâtre
» Lassone, en une erreur injuste, opiniâtre,
» Avoit su se servir de notre autorité
» Pour fonder dans Paris une Société
» De qui les fonctions sont précisément celles
» Qui sont aux Facultés, par le fait, naturelles;
» Que de-là provenoit une confusion
» De droits & de travaux, une dissention
» Entre les Médecins qui, par la confiance,
» Pourroit dans leur conduite avoir de l'influence;
» Et qu'en comblant ainsi trente hommes de faveurs,
» Nous en avilissions cent quarante meilleurs.
» VOULANT donc mettre fin à cet affreux désordre,
» Etablir en tous lieux la paix & le bon ordre,
» Nous montrer envers tous justes & généreux,
» Rendre enfin nos Sujets également heureux,
» Nous avons par Edit ordonné la ruine
» De la Société, dite de Médecine;

» Au premier des deux Corps restituons les droits
» Dont avant il jouit sous l'empire des Loix;
» Assurons son honneur: voulons que par la suite
» Il tienne assidûment la louable conduite
» Dont à tous les égards nos fideles Sujets,
» Grands & petits, toujours ont été satisfaits;
» Et que, suivant le plan que notre bonté trace,
» A la Société ledit Corps fasse grace.
» Défendons la rigueur, défendons d'outrager;
» Mais permettons de rire à qui peut se venger ».

Signé, LOUIS.

VICQ.

Monsieur a-t'il tout lu?

L'EXEMPT.

Messieurs, l'affaire est faite.

PLUSIEURS.

Eh bien! allons-nous-en.

L'EXEMPT *en touche un de sa baguette, & les arrête tous en disant:*

Halte-là, ma baguette
Vous défend de sortir. Sachez qu'un Enchanteur
Peut avoir quelquefois prise sur un Docteur.
Je veux que de mon art vous sentiez la puissance,
Et que la Piece au moins finisse par la Danse.

(*Ici les Sociétaires regardent l'Exempt dans une sorte d'étonnement; & celui-ci fait avec sa baguette plusieurs figures, en-haut, en-bas, de tous côtés, à la maniere d'un Magicien, & dit:*

En... ver... tu... de... ce... ci... par... le... don... de... ce... la.



SCENE DERNIERE.

L'EXEMPT-ENCHANTEUR, LES SOCIÉTAIRES, DES JOUEURS DE FLUTE ET DES JOUEURS DE VIOLON.

La Décoration change, & représente un Bois en face duquel s'avance un Buisson fort gros & fort élevé. L'Enchanteur se met devant, ayant les Sociétaires à ses côtés qui font certains mouvemens au gré de sa baguette. Bientôt il fait signe à ceux de sa droite de passer à gauche, & à ceux de la gauche de passer à droite par derriere le Buisson.

L'ENCHANTEUR.

Sortez par ici, vous; & vous, sortez par-là.

Les Sociétaires obéissent : mais en passant derriere le Buisson, ils subissent une métamorphose sous laquelle ils reparoissent ensuite de droite & de gauche préparés pour danser.

Vous avez tous, Amis, chacun votre tunique?
Allons : des instrumens, & joyeuse musique.

Les flûtes & les violons commencent à jouer, & les Sociétaires à danser l'air de la Fricassée ; après quoi la Toile baisse.

FIN du troisieme & dernier Acte.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur de cette Comédie n'en fera plus, suivant toutes les apparences : c'étoit là son début dans la carriere Dramatique ; ce seront ses adieux, car il vient de mourir. Il nous a singulierement édifié dans ses derniers moments, où il ne paroissoit occupé que du soin de ramener au bercail de la Faculté les Infideles qui s'en étoient éloignés : il s'étoit imaginé que des Vers assaisonnés d'un sel un peu piquant pouvoient y contribuer en quelque chose ; aussi, malgré la réponse de mort qu'il portoit dans son sein, il ne rêvoit que Vers, Comédie, & Société épizootique ; l'objet de ses tendres sollicitudes étoit le Philinte de la Société, le mielleux Lorry, qu'il qualifioit du beau nom de Daphnis. « Ah ! s'écrioit-il dans un délire poétique que la maladie ne rendoit que plus vif, » charmant, charmant Daphnis, » l'harmonie, la douce harmonie des Vers a fait la passion de » vos beaux jours ; & maintenant que les roses de l'Amour » semblent se placer à regret sur vos cheveux blancs, vous » chantez encore d'une voix intéressante l'infidélité de vos Maî- » tresses. Aimable Lorry ! Apollon fut pour vous plus le Dieu » des Vers que celui de la Médecine. Comme dans ces discours » que vous prononciez en Faculté je voyois se déployer toutes » les richesses de la haute Poésie ! Comme j'admirois vos phrases » mollement cadencées ! Comme j'étois enchanté de ce cliquetis » agréablement monotone de trois épithetes pour le même mot, » orgueilleusement escorté de deux verbes signifiant la même » chose, mais chargés de faire pour l'oreille le même effet que » produit aux yeux la belle cascade de Saint Cloud ! Comme » j'aimois à retrouver & dans vos livres & dans vos discours, » non des idées de Médecine, mais toutes les expressions de » Virgile, d'Horace, de Perse, de Juvenal, de Plaute, d'Ovide, » bien surprises de se voir amalgamées à l'instar de ce précieux » métal de Corinthe, & formant par-là un langage presque » divin, car il n'appartenoit plus ni à la Poésie ni à la Prose.

» Oui, mon cher Lorry, vous avez l'ame sensible d'un Poëte; » & lorsque je toucherai ma lyre, je vous verrai, comme les » chênes dont parle Horace, trouver des oreilles, & suivre ma » voix qui vous rappelle dans le sentier de l'honneur. Partez, » mes Vers; ramenez-moi le beau Daphnis.

» *Ducite ab urbe domum, mea Carmina, ducite Daphnim.*
» *Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.*

» Mes vœux sont exaucés; l'inconstant Daphnis est rendu à lui-» même, l'ivresse d'un moment d'erreur s'est dissipée. Seroit-ce » une illusion de l'Amour? Non, Daphnis ne résiste pas au » charme des Vers.

» *Ducite ab urbe domum, mea Carmina, ducite Daphnim.*

» Mais en le voyant, je cesse de chanter.

» *Parcite, ab urbe venit, jam parcite, Carmina, Daphnis* ».

L'Auteur mourut en prononçant ce dernier mot, qu'il faut, pour l'honneur de M. Lorry, regarder comme une Prophétie. M. de Maupertuis disoit qu'il falloit avoir l'ame exaltée pour lire dans l'avenir; au dernier moment, on a l'ame furieusement exaltée.

LES MÉDECINS,

COMÉDIE SATIRIQUE.

LES MÉDECINS,

COMÉDIE SATIRIQUE

IMITÉE D'ARISTOPHANE (1),

OU

OMBRES CHINOISES.

PAR M. HALY O-HANLY.

Qua data porta ruunt, et terras turbine perflant.

ÆN. 1, v 87.



A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1821.

AVERTISSEMENT.

J'AI cherché à imiter dans cette satire le genre des comédies d'Aristophane. Le bon peuple d'Athènes souffrait qu'on le raillât sur son propre théâtre : c'est qu'il avait véritablement de l'esprit et du bon sens. Les Français, qui sont les Athéniens de notre moderne Europe, ne seront ni moins bons ni moins indulgens. Ce n'est pas d'ailleurs la révolution qu'on attaque dans cette folie : on n'en veut qu'aux horreurs de la révolution, qui ont aussi leur côté ridicule. L'auteur n'est d'aucun parti, et les massacres d'Avignon, de Nîmes et d'Uzès ne l'ont pas moins indigné que ceux de Versailles et de Paris.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

Mme GALLIA.
GAGNERIEN.
TIRELAURIERS.
L'EMPEREUR DE LA CHINE.
MANDARINS, LETTRÉS, etc.
PITT, MATELOTS, etc.
MÉDECINS, etc.

Personnages des Intermèdes (2).

OROMAZE.
ARIMANE.
ANARQUE.
LES TITANS.
LES SANS-CULOTTES, etc.

I

PRÉSCÈNE.

Le tableau représente une vaste et fertile campagne. On aperçoit dans le lointain plusieurs grandes et belles villes. Les ouvriers font la moisson. Le blé tombe sous la faucille, et les chars pesans, chargés de grosses gerbes, s'avancent en cahotant à travers les sillons. Les glaneuses lient leurs petites bottes et agacent en riant les moissonneurs, brûlés du soleil et trempés de sueurs. De fortes femmes, tenant leurs enfans par la main, qui les suivent d'un pas inégal, portent sur leurs têtes de grands brocs de vin et le dîner champêtre. Les moissonneurs quittent le travail, se rassemblent à l'ombre et prennent en commun leur frugal repas. L'appétit assaisonne leurs mets grossiers : la joie et le contentement éclatent sur leurs noirs visages. Sur un autre plan, et au bas d'une colline plantée de vignes, est un village bien bâti, entouré de jardins et de vergers. Les eaux, avec un doux murmure, font tourner un moulin, se divisent sur

le rocher, et tombent de cascade en cascade. Les oiseaux animent les bosquets de leur ramage, et les troupeaux bondissent dans la prairie ou essaient, en se jouant, leurs fronts robustes contre les vieux troncs des arbres. Enfin de jeunes mariés, se tenant par la main, accompagnés d'une troupe joyeuse, s'avancent aux sons rustiques des fifres, des musettes, des hautbois et des cornemuses; le bonheur se peint sur leur visage, et tout semble leur sourire dans la nature. Tout à coup un bruit sourd se fait entendre; la terre tremble et s'ouvre avec fracas; une noire fumée s'élève dans les airs, et du fond du gouffre, environné de flammes, Anarque s'élance en criant (3):

Mon règne est arrivé: que tout périsse!
Anarque, Anarque, ordonne le carnage.
Mortels! égorgez-vous: obéissez.

Une multitude de barbares volent sur ses pas. La flamme dévore les moissons; le sang rougit la terre; partout vole la terreur, la mort et la désolation; enfin, environnés de ruines et de cadavres, les barbares finissent par s'entr'égorger eux-mêmes, et viennent tour à tour, en dansant la *Car-*

magnole, s'abîmer dans le gouffre, qui ne cesse de vomir, en grondant, des tourbillons de flammes et de fumée. Alors Anarque, plein de joie, s'écrie :

Oh ! quel beau jour ! Arimane ! mon père !
Jouis de mon triomphe; applaudis-moi :
Je vais porter la guerre dans les cieux (4) !

LES MÉDECINS,

OMBRES CHINOISES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE UNIQUE.

Le tableau représente le port, la ville de Boulogne et le rivage de la mer : au loin s'élèvent, du sein de l'Océan, les rochers blancs d'Albion, environnés de brouillards et de nuages.

GAGNERIEN, TIRELAURIERS.

GAGNERIEN.

Tu vois, ami Tirelauriers, dans quel abîme de maux notre chère Gallia est tombée. Sa raison s'égare de plus en plus, et elle périt victime des charlatans qui la traitent. Cherchons-lui de vrais médecins.

Écoute : non loin de ces bords s'élève une île fameuse et chère à Neptune. L'humanité y règne, dit-on, sur un peuple savant. Ces eaux ne peuvent t'arrêter, toi l'inventeur de cet engin merveilleux avec lequel tu marches au fond des mers comme sur cette plage. Va la trouver ; peins-lui bien nos angoisses et notre douleur. Que le triste état de sa voisine la touche et qu'elle nous envoie pour la guérir Willis, ce célèbre médecin des fous (5). Pour moi, sur mon beau ballon vert, je m'en vais implorer le sage Chinois et le conjurer de venir lui-même la secourir et la sauver.

TIRELAURIERS.

Oui, ami Gagnerien, nous devons lui chercher d'autres médecins. Partons, soyons ses bons génies, car nous sommes des génies, et on parlera de nous dans l'histoire (6).

PREMIER INTERMÈDE.

Le tableau offre le spectacle des ravages de la guerre. Oromaze, environné de ruines et de champs dévastés, paraît plongé dans une profonde douleur. Il s'écrie enfin :

O terre malheureuse ! de quel sort
Te menace Arimane ! Qu'as-tu fait
De cette robe d'innocence dont
Je t'avais revêtue aux premiers jours
De ta création? L'affreux Anarque
Et le chaos se sont saisis de toi !
O terre ! tu n'es plus mon premier trône,
Et l'habitacle saint de mes chérubs !
Mais je ne puis encore t'abandonner :
Ton Créateur, ton Dieu veille sur toi.
O terre ! ose espérer : mon heure approche.
Je saurai te défendre et te sauver.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE

Jardins du palais impérial de la ville de Pékin. Le fleuve qui les baigne est couvert de jolies pirogues de toutes les formes et de toutes les couleurs. A l'autre bord, des hôtels bizarrement ornés, et surmontés de hautes pagodes, répondent à la magnifique façade du palais. Le fond du tableau présente une forêt percée d'une longue allée, où l'on voit se promener le beau monde, à pied, à cheval et en palanquin. On aperçoit enfin dans les airs un ballon qui semble marcher avec beaucoup de rapidité. Les femmes et les enfans regardent ébahis : tout à coup le ballon crève, et Gagnerien tombe sur la scène avec son parachute (7).

L'Empereur de la Chine, Mandarins, Lettrés, GAGNERIEN.

UN MANDARIN.

Ciel ! un homme qui tombe des nues !

Monsieur, ne vous êtes-vous point fait de mal ?

GAGNERIEN.

Ne m'appelle point monsieur.

LE MANDARIN.

La politesse m'y oblige.

GAGNERIEN.

Suis-je un aristocrate, pour que tu m'appelle ainsi ?

LE MANDARIN.

Que veux dire aristocrate (8) ?

GAGNERIEN.

Ma foi, je n'en sais rien : mais ne m'appelle point monsieur.

LE MANDARIN.

Citoyen, donc...

GAGNERIEN.

Eh ! je ne suis pas citoyen non plus (9).

LE MANDARIN.

Quoi ! vous n'êtes pas citoyen de votre pays, de votre cité ?

GAGNERIEN.

Non, un noble dans mon pays n'est point

citoyen. La loi le veut ainsi; et comme mon nom de Gagnerien te l'indique assez, je suis noble, archi-noble.

LE MANDARIN.

Étranger, pardonnèz à ma surprise, vous devez être en effet d'un pays bien étrange : mais, de grâce, apprenez-moi ce que c'est qu'être noble.

GAGNERIEN.

Nous appelons ainsi ceux qui sont descendus de quelqu'homme fameux par sa sagesse dans les conseils, ou par sa valeur dans les combats (10). Autrefois les fils de ces bienfaiteurs de la patrie et de ces héros étaient honorés; l'éclat de leurs noms rejaillissait sur la nation : aujourd'hui on les abomine, on les pille, on les tue... Mais, où est l'empereur ?

LE MANDARIN.

Le voilà : que lui voulez-vous ?

GAGNERIEN.

L'implorer pour notre pauvre Gallia. Une noire folie la tourmente et d'affreux charlatans se sont emparés d'elle. (*A l'Empe-*

reur.) Sire empereur, aie pitié de cette malheureuse. Ordonne à tes médecins de voler à son secours. Qu'ils la guérissent, qu'ils la rendent à la raison et à ses vrais amis.

L'EMPEREUR A SES MÉDECINS.

Qui de vous, Messieurs, se charge de cette cure?

UN MÉDECIN.

Seigneur, l'humanité nous parle: où faut-il aller?

GAGNERIEN.

En France.

LE MÉDECIN.

Quel est ce pays? Nous n'en avons jamais oui parler.

GAGNERIEN.

Quoi! vous ne connaissez pas la France! Là règnent la liberté, l'égalité, la fraternité, ou la mort (11). Ah! vous devez avoir entendu parler de ce pays?

LE MÉDECIN.

Nous ne le connaissons point.

UN VIEUX LETTRÉ.

J'ai beaucoup voyagé, beaucoup lu; mais

mes livres ne m'en ont jamais parlé, et dans mes longs voyages je ne sais si je l'ai vu. A mon âge, la mémoire peut me laisser : cependant je me rappelle que dans ma jeunesse, monté sur un navire européan, je descendis dans une petite et misérable contrée que les naturels du pays nommaient France (12). Cette province n'avait pas plus de deux cents lieues de long sur autant de large. Là régnait un roi enfant. Un magicien, chargé de tenir pour lui les rênes du gouvernement, un beau matin transmua tout le papier du royaume en bon et véritable or. Chacun fut riche et content: mais le charme venant à cesser, chacun fut pauvre, et maudit le cruel enchanteur. Du reste les campagnes étaient désolées, le laboureur malheureux, le commerce languissant, la police mal tenue; on y vendait même publiquement les charges de l'état.

GAGNERIEN.

C'est mon pays; mais depuis ce temps, tout y est changé.

LE VIEUX LETTRÉ.

Vous avez donc maintenant une bonne police?

GAGNERIEN.

Il n'y en a pas de semblable.

LE VIEUX LETTRÉ.

Vous ne vendez plus les charges?

GAGNERIEN.

On ne les donne qu'à de braves sans-culottes.

LE VIEUX LETTRÉ.

L'agriculture, le commerce?

GAGNERIEN.

Nous avons de magnifiques traités sur ces matières.

LE VIEUX LETTRÉ.

Je ne croyais pas ces améliorations possibles avec votre gouvernement.

GAGNERIEN.

Nous en avons changé.

LE VIEUX LETTRÉ, *surpris.*

Vous avez changé de gouvernement?

GAGNERIEN.

Plus de huit fois.

LE VIEUX LETTRÉ.

En moins d'un siècle !

GAGNERIEN.

Depuis huit ans.

LE VIEUX LETTRÉ.

Comment donc avez-vous fait?

GAGNERIEN.

D'abord nous avons coupé la tête à notre roi...

L'EMPEREUR, *agité*.

Vous avez coupé la tête à votre roi?

GAGNERIEN.

Oui, sire.

L'EMPEREUR.

Quel mal avait-il fait?

GAGNERIEN.

Aucun.

L'EMPEREUR.

Qui vous gouverne donc maintenant?

GAGNERIEN.

Le peuple souverain (13)?

L'EMPEREUR.

Allez, vous êtes tous des fous, des bêtes enragées; mes médecins n'iront point avec toi : va-t'en.

SCENE II.

Le tableau représente une vaste campagne de la Chine, bornée au nord par la vieille muraille qui la sépare de la Tartarie. Ses vieilles tours crénelées tombent en ruines; des Cosaques se montrent, avec leurs armes, sur la brèche qui a donné passage aux troupes de Gengis-Kan. Ils semblent épier cette belle contrée et la menacer d'une nouvelle invasion. Ailleurs, on voit deux charretiers se demander mutuellement pardon à genoux de l'embarras qu'ils se donnent; des mandarins en voyage avec des ombrelles, et des dames dans leurs palanquins, autour desquelles on rafraîchissent l'air avec de grands éventails, etc. etc.

GAGNERIEN, UN GAGNERIEN CHINOIS.

GAGNERIEN.

Que faire maintenant? Comment m'en retourner? Je n'ai plus de ballon... Si de ces plumes ramassées je me formais des ailes? Jadis Icare... Mais que me veut cet homme? C'est un espion; évitons-le.

LE GAGNERIEN CHINOIS.

Un moment, illustre Gagnerien : votre voiture aérienne a excité mon admiration :

mais vous ne l'avez plus, je viens vous offrir mes services. Je suis un Gagnerien chinois, inventeur des chars à voile (14). Montez: bientôt nous serons dans votre pays; dans vos riantes campagnes.

GAGNÉRIEN.

Je monte avec toi. Je vous jugeais un peuple de barbares; vous cultivez donc aussi les sciences?

LE GAGNERIEN CHINOIS.

Notre gouvernement les méprise. Mes inventions ne sont point regardées: les tiens en feront plus de cas. Je leur enseignerai à labourer sans chevaux. Adieu, patrie ingrate, adieu pour toujours. Partons: vois comme le vent nous emporte avec mon invention.

IIe INTERMÈDE.

Club de véritables sans-culottes. Les bustes de Marat et de Robesbierre en font tout l'ornement.

UN SANS-CULOTTE.

Oui, frères ! la patrie est en danger.
Notre impatriotique insouciance
Fait partout triompher l'horrible cause
Des tyrans. Reprenons notre énergie.
Égorgeons tous les nobles, tous les riches !
Qu'aucun n'échappe à nos glaives vengeurs !

UN AUTRE.

Oui ! que le sang aristocrate coule
Dans nos cités. La liberté le veut :
La liberté, l'égalité, la mort,
Votre seul bien, ô braves sans-culottes !

UN TROISIÈME.

Votre patriotisme, frères ! brille
Comme un soleil ardent sur une immense
Et fertile contrée. Il brûle, il tue
Le hideux despotisme, amant de l'ombre,

Et fait renaître enfin la liberté
Flétrie et languissante, par les prêtres
Et les rois étouffée. Écoutons, frères!
Un noble enthousiasme. La fortune,
Favorise les cœurs audacieux,
Et se refuse au vain espoir des lâches.
L'Anglais, esclave d'un monarque, bloque
Nos rivages : courons le châtier.
Sur de légers barils, sur des tonneaux,
Affrontons les tempêtes. Partons, frères !
Vive la liberté ! l'égalité !
La mort ! A bas les prêtres et les rois !

CHORUS.

Partons! partons! que tout soit libre ou meure!
Vive la liberté ! l'égalité !
La mort ! A bas les prêtres et les rois !

Tableau de l'Océan. On aperçoit dans le lointain une flotte anglaise sous voile. Les sans-culottes, à califourchon sur leurs tonneaux, s'avancent au milieu de la mer, et s'efforcent d'atteindre la flotte ennemie. Anarque se met à leur tête. Aussitôt les airs s'obscurcissent, les éclairs brillent, la foudre gronde, et les mugissemens des flots répondent aux

éclats du tonnerre. Cependant, peu à peu l'orage s'apaise, le ciel s'éclaircit, et l'on voit flotter çà et là les tonneaux brisés, les rames, les piques et les cadavres des sans-culottes ; quelques-uns, qui luttent encore contre la fureur des vagues, disparaissent enfin en chantant le *Ça ira*.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Flotte anglaise en panne. On voit s'avancer entre les vaisseaux un long tuyau qui sort de la mer.

LA FLOTTE ANGLAISE.

UN MATELOT DE L'*Albion.*

O! du *Georges*, ô!

UN MATELOT DU *Georges.*

Holo!

LE MATELOT DE L'*Albion.*

Nous ne voyons plus de french dogs (15)?

LE MATELOT DU *Georges.*

Ils mangent notre soupe salée.

LE MATELOT DE L'*Albion.*

God damn! si nous ne les battons.

UN AUTRE DE L'*Albion.*

God damn! mes amis, à moi! un monstre énorme! C'est une licorne! je la tiens par

la corne. A moi ! Ne lâchez pas ; tirez, tirez: nous l'avons. (*Ils mettent à bord Tirelauriers enveloppé dans sa machine qu'il a eu soin d'armer de piques pour éloigner les requins.*)

UN MATELOT.

God damn ! What a fishstock ! Capitaine, qu'en ferons-nous ?

LE CAPITAINE.

Vous le montrerez à Deal pour un penny ; mais amarrez-le à la poupe, si vous voulez l'y conduire en vie. (*Ils rejettent Tirelauriers à la mer, l'amarrent à la poupe et font voile pour Deal.*)

SCÈNE II.

Le tableau représente le port de Deal.

TIRELAURIERS, MATELOTS, SPECTATEURS.

UN MATELOT.

ALLONS, milords et gentlemen, prenez vos places. On va vous montrer le fameux monstre aquatique pris dans la Manche par

l'*Albion.* Il a une corne d'une lieue de long. Ses écailles sont d'acier. Son dos est hérissé de longues piques. Entrez, milords, on n'attend plus que vous. A penny, a penny : on rend l'argent à la porte à ceux qui ne sont pas contens. Allons, Pullall, Hawker, Nimble, faites voir le monstre. (*Ils tirent sur le sable le malheureux Tirelauriers qui respire à peine.*)

UN SPECTATEUR.

C'est la vrai licorne des anciens ! quelle corne !

UN AUTRE.

Le singulier poisson, en vérité !

UN MATELOT.

Place, place : voilà monsieur Pitt. Sa seigneurie arrive de Londres pour voir le monstre. (*Au nom de Pitt, Tirelauriers tressaille, et à mesure qu'il le voit s'avancer, il fait de vains efforts pour rompre ses liens et s'échapper.*)

PITT.

Voilà donc le monstre.

UN MATELOT.

Oui, votre honneur; nous l'avons pris dans la Manche.

PITT.

Quel œil hagard! mais voyez comme il tremble!

TIRELAURIERS, *plein d'effroi.*

Ombre terrible! ne m'approche pas (16). Si tu étais Pitt, je n'ai jamais dit du mal de toi durant ta vie.

PITT.

Quoi! ce monstre parle! Examinons-le mieux... Ha, je te reconnais, french dog. *(La foule se précipite. On se heurte, on se presse, on crie french dog, a french dog. Tirelauriers rompt enfin ses liens et se jette à la mer. La foule court de tous côtés en criant french dog run out, french dog run mad, etc.)*

UN GÉNIE, *dans l'air.*

Ha! milords et gentlemen, vous avez laissé échapper le poisson: vous ne le reprendrez pas.

IIIe INTERMÈDE.

Le tableau représente une contrée où tout est sans dessus dessous. On n'y voit que des arbres la cîme en bas, les racines élevées en l'air; des charrues tirées par des hommes et conduites par des bœufs; des chevaux en carrosses traînés par leurs maîtres; des ours faisant danser devant une assemblée de toutes sortes d'animaux leurs vieux conducteurs; des ânes chassant au moulin des femmes chargées de sacs de blé; des enfans corrigeant leurs pères et leur apprenant à lire; de graves personnages faisant des tours de force et cheminant sur leurs têtes, etc. etc. Enfin, la bizarrerie des habillemens, des gestes et de l'allure des personnages, marchant de côté ou à reculons, annonce que la démence est générale.

ARIMANE, *une fiole à la main.*

O dieux, Oromaze ! je triomphe !
J'ai déçu ta sagesse ! Tu devais
Ou mieux munir ta faible créature,
Ou la défendre mieux. Cette fiole
Assure mon empire : elle renferme
Tout le bon sens des hommes. Pauvres êtres!

Qu'il vous en restait peu ! Ce n'était plus
Qu'un spécieux prétexte pour vous perdre
J'ai fait votre bonheur en vous l'ôtant :
Arimane en effet est votre ami.

OROMAZE, *paraissant tout-à-coup.*

Donne cette fiole, Arimane, ou...
(*Il prend la fiole.*)
Redoute ma fureur, monstre effroyable !
Dans les brûlans royaumes des enfers
Va te cacher : mon heure approche; tremble !

ARIMANE.

Ne crois pas, ô cruel ! non ne crois pas
Épouvanter celui qui dans les cieux
Osa jadis lutter contre toi-même.
Tu fis marcher tes saints : tu l'emportas.
Je succombai dans cette lutte horrible :
Mais je me suis vengé ! L'Eden m'a vu
Recommencer la guerre et te braver
Et triompher de toi dans ton image.
J'ai convaincu ta haine d'impuissance :
Et puisque tu ne peux m'anéantir,
Je pourrai t'insulter et me venger
Du moins toujours sur tes divins ouvrages.

ORONAZE, *seul.*

Faible ennemi ! qu'épargne ma colère,
Tu me connais, et tu m'oses braver !
Va, je te forcerai de t'abaisser
Devant mon trône et d'avouer mon règne.
Mais, hélas ! voilà donc tout ce qu'il reste
De ce sens ineffable de lumières
Dont je dotai l'argile en l'animant
De mon soufle divin ! L'homme a voulu
S'égaler à moi-même : il est tombé.
Sa perte est son ouvrage; son salut
Ma grâce efficiente. Réparons
Autant qu'il est en nous le préjudice
Qu'il s'est fait à lui-même; et comme enfin
Cette fiole ne saurait suffire
A tant d'êtres épars sur la surface
De ce globe, fesons qu'un seul jouisse
De ce don précieux : qu'il règne ! O terre !
Un siècle heureux va commencer pour toi!

Tableau d'une noble solitude. On entrevoit sous un massif de vieux arbres, un pavillon d'une architecture simple et antique. Sur le premier plan

parait un vieillard endormi sous un platane. Le livre de la sagesse est ouvert devant lui, et la sérénité de son auguste visage annonce le calme et la pureté de son âme. Oromaze entre, le regarde et dit :

Le voilà : terre ! reconnais ton maître.

(Il se penche sur le vieillard, lui ouvre la tête, en considère attentivement la structure, et reprend :)

Je n'ai point fait de plus parfait ouvrage.

(Il verse la fiole entière dans la tête, la referme, et ajoute :)

Éloignons-nous, et que lui-même ignore
Ce que j'ai fait, et mes desseins sur lui.

(La tête du vieillard parait environnée d'un cercle éclatant de lumière.)



ACTE IV.

Le tableau offre les horreurs de la guerre. Ici c'est une ville assiégée; les assauts succèdent aux assauts. Les toits, embrasés par les bombes paraissent tout en feu. Là, de malheureux pasteurs fuient vers les montagnes en entraînant leurs troupeaux. Des corps d'armées qui se battent, poursuivent ou sont poursuivis, passent et repassent incessamment sous les yeux des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAGNERIEN, LE GAGNERIEN CHINOIS, PATROUILLE DE PAYSANS ARMÉS DE PIQUES.

GAGNERIEN.

Nous voici arrivés.

LE GAGNERIEN CHINOIS.

Quoi ! c'est là ton pays ! cette France fameuse ! Quel affreux spectacle ! Les terres en friche ! les villes brûlées ! l'ennemi s'avançant de toutes parts ! Partout la désolation, le désespoir, la mort ! Mais que nous veulent ces bons paysans ?

UN PAYSAN.

Maint forte ! des émigrés ! Arrête, de par la loi : vos passeports ?

LE GAGNERIEN CHINOIS.

Que nous veut-on ? Nous ne sommes pas des malfaiteurs.

LE PAYSAN.

Point de raisons. En prison : marche.

LE GAGNERIEN CHINOIS.

Nous ne sommes pas des malfaiteurs, vous dis-je; lui, c'est votre compatriote; moi, je suis un pauvre Gagnerien chinois, inventeur des chars à voiles. Je vous apprendrai à labourer sans chevaux : tenez, voyez voler mon char.

LE PAYSAN.

Véritable invention du diable ! Il te sera confronté. En prison : allons, marche; et toi, avance.

GAGNERIEN.

En prison ! moi ! un bon sans-culottes ! un brave jacobin ! Eh ! tu n'y penses pas, citoyen : lis mon certificat de civisme (17).

LE PAYSAN.

Est-ce que nous savons lire, nous autres? Mais tu es un patriote : nous ne t'arrêtons pas. Va ton chemin. Pour celui-ci, c'est une autre affaire. Il faut que ce soit un aristocrate ou un émigré, car nous ne le connaissons point. (*A part.*) Son dessein était sans doute de tuer nos femmes, nos enfans, et de faire de nous ses esclaves. Allons déposer cela contre lui. (*Haut.*) Marche !

LE GAGNERIEN CHINOIS

Malheureux ! où suis-je venu ! Si telle est leur police, quelle est donc leur justice? Ah ! c'en est fait de moi.

SCÈNE II.

GAGNERIEN, TIRELAURIERS.

GAGNERIEN.

Que va-t-il devenir ?

TIRELAURIERS.

Me voilà sauvé !

GAGNERIEN.

Ma foi, c'est son affaire. (*Ils se rencontrent et se heurtent.*)

TIRELAURIERS.

Aïe la tête !

GAGNERIEN.

Ah ! l'épaule ! . . . Eh ! c'est toi, Tirelauriers ?

TIRELAURIERS.

Oui, ami Gagnerien : et toi, te voilà donc de retour aussi ? Embrassons-nous : quel plaisir de se revoir, de se retrouver ensemble après une aussi longue séparation ! Que d'aventures extraordinaires ! mais, dis, as-tu trouvé des médecins ?

GAGNERIEN.

Non : et toi ?

TIRELAURIERS.

Ni moi non plus : que faire ?

GAGNERIEN.

Ma foi, je n'en sais rien : mais conte-moi tes aventures ; je te raconterai les miennes : nous nous aviserons ensuite.

TIRELAURIERS.

Volontiers : mais avançons toujours (*). Dès que je t'eus perdu de vue dans les airs, je m'enfonçai avec ma machine sous les eaux. Je courus de grands dangers, et tu m'en vois encore tout ému. Enfin après quelques petites aventures qu'il est inutile de te raconter, je rencontrai notre ami Telliamed (18). Nous nous serrâmes la main. « Je croyais, lui dis-je, charmé de le revoir, qu'après le trépas on n'existait plus (19). » « Tu te trompais, m'a-t-il répondu, et tu peux t'en convaincre par tes propres yeux. Suis-moi : je vais te découvrir les secrets de l'abîme et de vastes empires ignorés de vous autres. Mes

(*) Ce discours est un peu long ; mais pour animer le spectacle, le machiniste doit faire passer sous les yeux du spectateur le paysage de la contrée, de manière à ce que ce soient les deux interlocuteurs qui aient l'air véritablement d'avancer. Si cette sorte de déception ne suffit pas, il peut encore faire apparaître dans un coin de la toile, à mesure que Tirelauriers parle, les choses merveilleuses qu'il rapporte avoir vues.

conjectures étaient vraies, et tu m'en rendras témoignage. » A ces mots, il me prit par la main et nous traversâmes de puissans états, des villes, des bourgs, des châteaux peuplés d'hommes et de femmes faits comme nous (20). Comme je ne pouvais revenir de ma surprise: «Apprends, me dit-il, apprends, mon cher Tirelauriers, que tout sort de la mer et que tout y doit rentrer. Oui, vous en êtes tous sortis et vous y reviendrez tous habiter un jour. Après la mort l'âme erre longtemps triste et solitaire de rochers en rochers jusqu'à ce que le soleil, ayant pompé toutes les particules de son corps, les lui ait rapportées épurées de tout ce qu'elles avaient de périssable; alors elle s'enfonce sous les eaux et vient jouir avec nous d'une nouvelle vie avec son même corps et ses mêmes goûts. » Je voulus m'en assurer: « Où sont, lui dis-je, ces merveilleux génies du grand siècle des lumières, Voltaire, Diderot, Helvétius, Rousseau, d'Alembert? Montrez-moi ces flambeaux de l'auguste vérité. » Il me mena au milieu d'eux. Sous

une sombre roche, ces philosophes solitaires, une pioche à la main, travaillent avec une ardeur infatigable. Ils veulent, disent-ils, agrandir l'empire aquatique. Ils arrachent les terres souterraines et livrent partout passage aux eaux dévastatrices. « Malheureux ! me suis-je écrié, arrêtez ! Que faites-vous ? Vous détruisez ce monde et l'autre ! » Je tremble, mon cher Gagnerien, quand je songe que nous marchons sur ces terres minées ! « Fuyons, dis-je en me retournant vers Telliamed ; ici nous péririons. Mais n'avez-vous donc pas ces fameux médecins, Machaon, Podalire, Hippocrate, Gallien, Avicenne, Howard, Cabanis ? Courons les avertir ; qu'ils viennent guérir ces fous. » Telliamed voulait que ce fussent des hommes divins : j'insistai ; j'avais mes raisons. « Allons donc, me dit-il, allons chercher les médecins. » Ils festinaient : dieux ! quel horrible festin ! L'un dévorait un ulcère affreusement gangréné ; l'autre avalait d'un seul trait une maladie putride, maligne et vermineuse ; d'autres

encore se disputaient les restes d'une épidémie désastreuse dont ils ne pouvaient se soûler ; enfin la mort hâve et chancelante, avec sa longue faulx, leur servait ces exécrables mets. A l'aspect de la hideuse, je m'enfuis sans attendre mon conducteur. En revenant je vis voguer un beau vaisseau. Un vieillard semblable aux dieux le montait. L'olive ornait sa poupe ; Neptune était son pilote, les zéphirs enflaient ses voiles. Tous les dieux de la mer, tous les dieux de l'Olympe chassés du ciel et refugiés dans l'abîme le voyaient passer dans l'admiration et comme dans l'attente. Enfin il entra dans le port. Neptune alors, à cet autre dieu remit son sceptre et dit : « Va, ose rendre heureux les peuples de ta sagesse charmés : apprends aux rois à respecter les droits des nations, et laisse l'orgueilleux despotisme aux antres glacés du nord, au ciel embrasé du midi... » Mais quel est ce vieillard dont le front est si noble, le port si majestueux? La foule l'accompagne et le chemin sous ses pas se couvre de fleurs

GAGNERIEN.

Interrogeons ces bonnes gens.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN MÉDECIN, PEUPLE.

GAGNERIEN, *à un homme.*

Mon ami, quel est donc cet auguste vieillard à qui vous rendez tant d'honneurs ?

L'HOMME.

Quoi ! vous ne le connaissez pas ! C'est un admirable médecin. Il rend la raison à ceux qui l'ont tout-à-fait perdue. Une noire folie nous faisait nous entre-dévorer : il n'a fait que nous toucher, nous sommes tous guéris.

TIRELAURIERS.

C'est ce que nous cherchons.

LE MÉDECIN.

Êtes-vous fous et enragés aussi ?

TIRELAURIERS.

Non, admirable docteur : mais venez sauver votre Gallia de ses propres fureurs. Une noire folie la tourmente, et d'affreux charlatans se sont emparés d'elle.

IVe INTERMÈDE.

Le tableau représente des montagnes escarpées couvertes de glaciers, de frimats et de hautes neiges. Quelques intrépides chasseurs, à travers les précipices et les crêtes de rochers, poursuivent le léger chamois. Des ours menaçans sortent de leurs tanières ; des loups marchent par bandes et remplissent les monts de leurs affreux hurlemens ; les chasseurs tremblans se réunissent et s'emparent d'un poste avantageux pour résister à cette troupe de bêtes féroces, qui les ont vus et qui viennent les attaquer.

ARIMANE.

Plus de retards, Anarque : il nous faut vaincre.
Les Titans sont-ils prêts ? Qui nous retient ?
Escaladons les cieux.

ANARQUE.

Tout le chaos
A ma voix a marché : va, les Titans,
Cerbère, la Gorgone, les Centaures,
Sont prêts à seconder et ta fureur
Et ma rage : tu vas les voir paraître.

Tous les monstres du chaos accourent. Les élémens entrent aussitôt en discord. La terre est bouleversée. Les Titans entassent les montagnes sur les montagnes. Ils s'efforcent, du haut de cette effroyable pyramide, d'atteindre et d'ébranler la voûte des cieux; mais les éclairs brillent, la foudre éclate; ils tombent renversés, et roulent confondus dans des tourbillons de flammes. Arimane et Anarque relèvent leurs têtes orgueilleuses au milieu des feux. Ils remontent, pleins de rage, sur les monts, et s'élancent contre les cieux. La foudre les frappe, confond leur orgueil et les précipite dans une mer de soufre enflammée. Oromaze descend sur la terre.

OROMAZE.

Cieux! éclaircissez-vous; et vous montagnes!
Reprénez votre place. Un nouvel âge
Commence pour le monde: plus de guerres,
Plus de combats. Mon règne est arrivé:
Terre! réjouis-toi; fleurs du printemps,
Épanouissez-vous: dans les enfers
Anarque est enchaîné: là, près de lui,
Les Titans, pleins de rage, en vain rugissent:
Sur eux l'abîme est à jamais fermé.

ACTE V.

Le tableau offre l'intérieur d'un vaste édifice, d'après un mode confus de tous les ordres d'architecture. Les vitraux, d'inégale grandeur et de diverses couleurs, donnent un jour faux, mêlé de clartés et d'ombres. La tapisserie représente les hauts faits et gestes de Roland-le-Furieux déracinant les arbres, et de don Quichotte combattant contre des moulins à vent. Le reste de l'ameublement, bizarre assemblage d'antique et de moderne, est entassé pêle-mêle de manière à ne pouvoir s'en servir. Tout annonce enfin que le maître du logis est depuis long-temps en état de démence.

SCÈNE PREMIÈRE.

Assemblée de Médecins.

PREMIER DOCTEUR.

Eh bien, messieurs, consultons-nous donc sur les moyens à employer pour guérir madame Gallia. Pour moi, il me semble que la cause de son mal est dans son imagination,

trop vive et trop ardente. Ses dettes la désespèrent ; l'état malheureux de ses affaires lui a fait tourner la tête : mais que, par un moyen ou par un autre, on lui trouve de l'argent ; qu'elle puisse apaiser ses créanciers et satisfaire ses goûts et ses fantaisies, vous la verrez incontinent rentrer dans son bon sens, et redevenir aussi raisonnable qu'elle a jamais pu l'être. Voilà mon avis, Messieurs : maintenant dites les vôtres.

DEUXIÈME DOCTEUR.

Le mal, Messieurs, me paraît avoir des racines plus profondes. Il tient, à mon avis, à un vice de constitution auquel nous ne pouvons bien remédier qu'en lui faisant une constitution toute nouvelle. Au lieu de cette complexion faible et délicate d'une belle marquise, donnons-lui, par notre art, le tempérament fort et vigoureux d'une bonne bourgeoise ou d'une riche fermière. Quant à ses dettes, qu'elle vende ces ornemens inutiles dont le poids l'accable. Il lui en restera encore assez pour se faire un bon et solide établissement.

TROISIÈME DOCTEUR.

Non, citoyens, recourons au vrai remède. Un sang mat et corrompu est l'unique cause de la maladie de la citoyenne. Il faut la saigner, la saigner et la saigner encore. Tirons jusqu'à la dernière goute de ce mauvais sang qui la tourmente. Un nouveau sang se formera dans ses veines ; et elle recouvrera à la fois son bon sens, sa santé et toute sa fraîcheur première (21).

QUATRIÈME DOCTEUR.

Votre avis, docteur Cruor, s'il était suivi, pourrait être funeste à la malade. Elle a la pléthore. Pour la guérir, il faut faire évacuer cet amas d'humeur qui l'étouffe, et lui monte au cerveau. Employons force émétique, ipécacuanha, eaux tièdes et quelques petits remèdes que notre bon apothicaire juif Messer Gripesou lui administrera.

CINQUIÈME DOCTEUR.

Vous n'y êtes pas, citoyens ; la citoyenne Gallia a des fureurs histériques. L'absence de son mari est la vraie cause de son mal.

Engageons-la donc à prendre des amans et faisons-lui nous-mêmes notre cour. Elle est belle, elle est riche, nous ferons bombance à sa table. Les citoyennes ses filles ne prendront point de mari; elles feront comme leur mère, afin qu'elles ne puissent lui reprocher sa conduite et l'engager à nous refuser ses faveurs.

SIXIÈME DOCTEUR.

Halte-là, Messieurs : madame Gallia ne veut point d'amans. Il lui faut un mari. Je l'ai vue, et elle m'a promis sa main. Elle n'a besoin, pour se guérir que d'exercice, de fortes promenades, et de plaisirs. Je la menerai tous les jours au bal. Je vous réponds de sa guérison.

SEPTIÈME DOCTEUR.

Avouons-le franchement, Messieurs, notre art est impuissant pour guérir l'horrible maladie de madame Gallia. Ne nous exposons point davantage en donnant des soins à cette phrénétique. Combien de nous ont déjà péri victimes de leur zèle imprudent ! Nous l'avons vue, les yeux étincelans

de rage, insulter à leurs cadavres palpitans, les traîner dans la fange, et livrer aux vents leurs déplorables lambeaux. Assurons par sa mort notre propre tranquillité. Tuons-la, emparons-nous de ses trésors et de sa robe de pourpre, toute brillante d'or et de diamans. Nos femmes, jalouses de ses grands airs et de sa magnificence, nous sauront gré de ses riches dépouilles. Vous êtes tous de mon avis? Qu'on amène madame Gallia.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme GALLIA.

Mme GALLIA.

(Elle se débat en vain; ses yeux sont égarés, et elle pousse des cris étouffés par la rage. Les médecins reculent et se pressent, saisis d'effroi, les uns contre les autres.)

Monstres!... où me traîne-t-on?... Quelle est cette caverne?... Des brigands! des assassins!... Terre! entr'ouvre-toi! engloutis-les! Qu'ils disparaissent de ta face désolée!... Mais... quelle faiblesse!... Ma langue!... Je

succombe.... Ah ! (*Elle tombe. Les médecins la croient morte et se rassurent réciproquement.*)

UN DOCTEUR.

Amis, elle est morte : dépouillons-la. (*Ils se jettent sur madame Gallia et déchirent sa robe.*)

SCENE III.

LES MÊMES, LE VIEUX MÉDECIN, GAGNERIEN, TIRELAURIERS.

LE VIEUX MÉDECIN.

DANS quelle bagarre m'amenez-vous ?

GAGNERIEN.

Dieux ! notre chère Gallia n'est plus ! Du moins que je la venge.

UN DOCTEUR.

Ferme ! nous sommes cent contre un (*Ils se jettent sur Gagnerien.*)

TIRELAURIERS, *au vieux médecin.*

Docteur, aidez-moi à venger madame Gallia, à sauver mon ami.

LE VIEUX MÉDECIN.

Laissez-moi faire.... Quoi ! vous vous

retirez déjà ! Un instant, mes amis, un instant. (*Les médecins et les monstres n'osent remuer.*)

TIRELAURIERS.

Je vous remercie, homme généreux ! homme envoyé par les dieux ! Dieu vous-même ! comment vous pourrais-je jamais marquer ma reconnaissance ? Mais toi, mon cher Gagnerien, tu n'es plus ; je n'ai donc pu t'arracher au trépas ?

LE VIEUX MÉDECIN.

Consolez-vous : sa vie fut agitée ; il va jouir du doux repos assis dans l'Olympe à la table des dieux ; mais voyez un autre spectacle. (*Madame Gallia donne signe de vie ; elle étend ses bras ; sa bouche est entr'ouverte, et il en sort des légions de monstres qui vont se joindre aux autres monstres et aux médecins ; enfin le vieux médecin prend madame Gallia par la main, fait tomber ses fers et la relève.*)

Mme. GALLIA.

Aïe... aïe... Où suis-je ?... aïe... D'où me viennent ces douleurs ?... Mais que vois-je ?

On m'a maltraitée, assassinée, volée. J'ai donc été la proie des brigands?

TIRELAURIERS.

Ah! la raison lui revient.

LE VIEUX MÉDECIN.

N'en doutez nullement : je lui vois tous les symptômes d'une prompte guérison.

Mme. GALLIA.

Oh! qui que vous soyez, apprenez-moi où je suis; qui m'a traitée ainsi?

TIRELAURIERS.

Infortunée Gallia! cette maison est la vôtre. Voilà votre sauveur et voilà vos assassins : ordonnez de leur sort.

Mme. GALLIA.

Je leur pardonne.

TIRELAURIERS.

Entendez ces généreuses paroles, vils scélérats, on vous pardonne; mais vous ne vous pardonnerez pas. Toujours tourmentés de l'image de vos crimes, l'enfer sera dans votre cœur. Jamais le doux sommeil ne fermera votre paupière que l'affreux Iphialte

ne vienne aussitôt la rouvrir; ses sœurs, les noires Euménides, vous fouetteront sans relâche de leurs couleuvres opiniâtres; sur quelque terre que s'impriment vos pas, vous ne verrez qu'avec terreur le ciel, les hommes et vous-mêmes. Ah! que les dieux aient pitié de vous; qu'ils vous plongent dans les eaux du Léthé (22)!

FIN DE LA PIÈCE.

NOTES.

(1) De tous les comiques satiriques de l'ancienne Grèce, Aristophane seul est venu jusqu'à nous. Ses pièces fantastiques ne sont, tout bien considéré, que de véritables ombres chinoises, mais mieux constituées et infiniment plus belles que les nôtres; car, avouons-le, nous sommes dans ce genre d'une honteuse médiocrité. L'auteur a cru qu'en suivant les pas d'un tel maître, il pouvait espérer de faire mieux que ses devanciers, et de plaire à un public non moins éclairé et non moins difficile que celui de l'Athènes des Périclès, des Sophocle et des Euripide. Il a composé, plusieurs pièces semblables; telles que *les Chiens du Parnasse* et *les Moulins à vent renversés à coups d'éventails;* mais si le public désapprouve sa manière, il est prêt à les livrer aux flammes et à se borner à la simple imitation des chefs-d'œuvre ordinaires.

(2) Les intermèdes n'ont été composés qu'après coup. Ils ne se trouvent point dans la première ébauche de cette pièce dont plusieurs copies on été dérobées à l'auteur. Ce n'est point toutefois un

ornement parasite, et il est facile de saisir leur connexité avec le sujet principal.

(3) *Et quintus angelus tuba cecinit; et vidi stellam de cœlo cecidisse in terram, et data est ei clavis putei abyssi : et ascendit fumus putei sicut fumus fornacis magnæ: et obscuratus est sol, et aer de fumo putei : et de fumo putei exierunt locustæ in terram : et data est illis potestas sicut habent potestatem scorpiones terræ.* (Ap. cap. IX.)

(4) Ce ne sont point des vers, du moins tels que nous voulons qu'ils soient faits, par coupes et avec la rime au bout; c'est de la prose mesurée ou nombrée que je donne comme telle, et dont l'harmonie résulte de la seule disposition des accens. Les vers blancs anglais, les scioltes italiens et même les hexamètres grecs, latins et allemands, ne sont point autre chose. L'invention de la rime a changé l'art de la poésie, tout comme la poudre à canon celui de la guerre. Une rime riche ainsi qu'un gros boulet, emporte tout devant soi. La simple combinaison des nombres n'est plus que comme l'arme blanche : mais l'arme blanche enfin n'est pas à mépriser. Elle annonce plus de courage, d'habileté, de force réelle, et de nos jours elle a valu à nos guerriers le gain de plus d'une bataille. Les bons littérateurs anglais, italiens et allemands, conviennent tous qu'il est infiniment plus facile de

rimer que d'écrire en vers blancs. Il est plus difficile, en effet, de danser avec grâce que de faire des sauts, des pirouettes et des tours de force, ou de bien jouer du violon que de battre du tambour. Ce genre a donc pour lui le mérite de la difficulté vaincue, dont on fait tant de cas aujourd'hui (*). On s'est d'ailleurs trop légèrement persuadé que le génie et la prosodie de notre langue ne pouvaient s'accommoder du rithme blanc, qui a tant

---

(*) C'est Voltaire qui a mis en crédit cette singulière espèce de mérite, qui, si c'en est un, doit nous remplir d'admiration pour les faiseurs de logogryphes, acrostiches; bouts rimés et rimes à échos, qui n'ont guère acquis de gloire que dans les temps de la barbarie ou de la décadence des lettres. Voltaire, dans toute la force de son beau talent, avait plus justement loué les poètes italiens d'avoir osé secouer le joug de la rime. On peut croire que le dépit de n'avoir pu donner lui-même un véritable vers blanc à notre littérature, a arraché à sa vieillesse ce jugement, aussi bizarre que faux. Quoi qu'il en soit, l'autorité d'un grand homme, fut-il plus grand encore, ne peut rien contre le bon sens et la raison. Le vrai mérite de la difficulté vaincue consiste dans de nobles conceptions, dans un plan sagement et savamment ordonné, dans l'expression du beau, du grand, du sublime, dans l'art de relever les choses communes, et de leur donner de la grâce par l'élégance des tournures, et enfin dans l'harmonie des beaux vers. Eh quoi! mépriserais-je les vers anglais ou italiens, parce qu'ils sont cent fois plus faciles à faire que les nôtres? Non. Quand un vers flatte agréablement mon oreille; qu'il récrée mon

de charmes chez nos voisins(*). Ce serait une preuve d'inharmonie qui rendrait notre prose même insupportable, et que dans nos vers la richesse des plus belles rimes ne pourrait ni couvrir ni racheter (**). J'ose dire qu'il n'en est point ainsi. Il est

---

imagination ; qu'il élève mon âme, je dis que c'est un beau vers, et je ne vais pas rechercher pédantesquement, pour avoir du plaisir et admirer, s'il a coûté beaucoup d'efforts ou s'il n'est qu'une heureuse inspiration du génie.

(*) Les Anglais mettent au-dessus de tous leurs poètes Milton, qui a écrit en vers blancs. Son traducteur, lui-même grand poète, avoue que ses vers forment souvent une musique digne des anges. Les Italiens de nos jours préfèrent les sciolte de Cesarotti, et surtout d'Alfieri, aux magnifiques octaves du Tasse et aux robustes tiercets de leur Dante. Les Allemands, enfin, accordent chez eux la palme aux hexamètres de Klopstoç. Nous admirons les beaux vers de *la Henriade*, mais nous aimons aussi la prose harmonieuse du *Télémaque*. Croit-on qu'un poëme bien conçu et aussi-bien écrit que l'une ou l'autre de ces deux belles compositions, ne pourrait être goûté parce qu'il serait en vers blancs? On devrait du moins des éloges à celui qui oserait tenter cette entreprise. Les tours rimés sont tous usés. Nous ne composons presque plus de vers que de débris de vers. Ce n'est pas que la langue soit épuisée : ouvrons une autre mine, et nous y découvrirons de nouvelles et d'immenses richesses.

(**) Les vers ne sont, dans toutes les langues, qu'un choix des nombres de la prose les plus harmonieux et les plus agréables à l'oreille, enfermés dans un cadre. Il faudrait

facile de prouver que la constitution de nos vers s'oppose seule à ce genre d'écrire. En effet, notre mesure héroïque au grand complet offre à l'oreille un concert de deux rimes, quatre alexandrins, huit hémistiches, seize nombres ou accens (*), cinquante syllabes (**). Otez la rime, qui est comme

---

donc qu'un idiôme fût absolument dépourvu de nombre et d'harmonie, ce qui est impossible, pour que le vers blanc, bien constitué et habilement manié, ne soit infiniment supérieur au langage ordinaire ?

(*) Nos vers, comme ceux des Italiens, se scandent par les accens, qui marquent la chute des nombres. Notre grand hémistiche en comporte deux : l'un fixe à la sixième syllabe ; l'autre, variable, se pose, suivant le mécanisme du vers, sur l'une ou l'autre des cinq premières syllabes. Notre alexandrin est donc un vers de quatre nombres ou de quatre accens, comme

On préfère - à mes vers -- Crébillon -- le barbare.

et non un hexamètre, ou vers de six pieds, comme on l'enseigne dans les colléges. Nous composons nos vers de cinq nombres, différenciés encore par la terminaison masculine et féminine. Sous ce rapport, notre vers héroïque est plus varié que l'hexamètre, qui n'admet que le dactile et le spondée.

(**) On doit toujours prononcer les *e* muets à la fin des vers féminins, autrement la mesure ne s'y trouve pas, et la différence des rimes masculines et féminines n'est plus qu'une observation oculaire, vaine et puérile. Nos poètes, Racine lui-même, ont souvent placé cette syllabe dans le

la clef de cette vaste composition, l'édifice s'écroule, et les hémistiches, comme ses véritables et fortes colonnes, restent seuls debout. Faites rimer ces

---

cas de l'élision. Ont-ils cru qu'à la fin du vers elle ne pouvait pas s'élider ? Cette opinion serait contraire aux principes de notre prosodie. Il serait étrange, en effet, qu'il ne puisse y avoir élision à la fin de ces féminins :

Mais tout n'est pas détruit; et vous en laissez vivre
Un.... Votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre:
Instruite du respect, etc,

et que cependant elle dût avoir lieu partout ailleurs, en vertu de mots prononcés après une forte pause, même par une autre bouche, dans des *à parte*, et quelquefois encore dans d'autres scènes, comme nous en trouvons les exemples suivans dans la *Bérénice* du même auteur :

TITUS.
Que l'on me laisse.
PAULIN, *à part.*
O ciel! que je crains ce combat.
Grands Dieux! sauvez sa gloire et l'honneur de l'état.
Voyons la reine.

Scène suivante, Titus seul, et sans doute après avoir quelque temps réfléchi :

Eh bien! Titus, que veux-tu faire ?

Disons que c'est une licence autorisée par l'usage, et que l'on doit en effet prononcer *vivre un* en trois syllabes, et non *vivr' un*, parce qu'il vaut mieux violer la prosodie que d'offenser l'oreille par une fausse mesure; mais avouons en même temps qu'il serait mieux de ne point commettre cette faute, et de considérer généralement les féminins, dans

hémistiches régulièrement ensemble : ce seront, dites-vous, des vers de six syllabes. Que seront-ils donc que des vers blancs de six syllabes si vous leur ôtez la rime ? Soumettez le vers commun à la même épreuve, vous vous convaincrez qu'il se compose également de deux vers blancs. Notre plus longue mesure est en effet celle de huit syllabes, qui, elle-même, est trop courte et trop faiblement constituée pour qu'elle réussisse sans le secours de la rime. Observons encore que la coupe trop forte de nos vers les prive de la souplesse requise comme condition essentielle, pour que les vers non rimés aient de la grâce et de l'harmonie. Ne soyons donc pas surpris ni découragés, si, jusques à ce jour, nous n'avons pu nous affranchir du joug de la rime ; et puisque le rithme seul de nos vers s'y oppose, osons, à l'exemple de Goldoni,

---

ce cas, comme de vrais masculins. Ce serait un moyen de se créer de nouvelles rimes, meilleures que celles de *vertus* et *Burrhus*, *ris* et *Cypris*, *trône* et *couronne*, *âge* et *courage*. Je me rappelle d'avoir vu quelque part *David* rimer avec *nid*. On conviendra que ce grand roi rimerait mieux avec *avide*, réduit à deux syllabes par le moyen de l'élision. L'usage s'y oppose ; c'est très-bien. Mais, grâce à l'usage, on pourrait écrire un poëme entier sur de fausses rimes, toutes employées par les meilleurs auteurs, tandis que, contre l'usage, on produirait d'excellens vers en rimes riches et parfaites à l'oreille.

qui a fait heureusement passer les Alpes à notre alexandrin, essayer à notre tour le sciolte harmonieux de l'Ausonie. J'ai cru du moins pouvoir me le permettrè dans ce pur badinage. Je laisse à d'autres plus habiles que moi à en faire un essai plus sérieux : mais je crains que le carillon de la rime et le roulement de nos hémistiches ne rendent encore long-temps nos poètes insensibles à cette mélodie suave et naturelle. Le goût n'est souvent que l'habitude, et l'on peut se rappeler que l'introduction de la musique italienne en France y occasionna jadis presque la guerre civile. On vit les amateurs de nos vieux airs gothiques repousser avec une indignation burlesquement nationale, le chant des cygnes et des syrènes.

del bel paese
Ch'appenin parte, il mar circonda e l'Alpe..

Le sciolte rencontrera sans doute la même opposition, si jamais il cherche à s'établir sérieusement sur les bords de la Seine. Voici toutefois le mécanisme de ce vers : Il faut que la sixième et dixième syllabe soient accentuées, ou bien la quatrième, huitième et dixième. Il n'est d'ailleurs assujéti à aucune coupe obligée. Quelquefois la septième syllabe peut être accentuée au lieu de la huitième, mais alors il faut que le nombre soit fé-

minin, et que le même mot remplisse également cette dernière syllabe, comme :

Oh! quel beau jour! Arimane! mon père!

S'il y avait ô mon père! ce serait une faute. Pour l'application de ces règles et non comme un bon modèle de ce genre de poésie, je vais mettre ici sous les yeux du lecteur le début de mon poëme de la chute de Carthage, que j'avais d'abord songé à écrire de la sorte.

O muse! chante les combats : dis-nous
Les enfans de Carthage en vain luttant
Contre Rome et le sort ; dis Marcius
Ce chef perfide terrassé, son fier
Et terrible rival. Ni dans l'Olympe
Tout brillant d'or, ni sous les vastes ondes
Où mugissent les monstres de Protée,
Ni dans l'affreux Tartare ou sur la terre
Que la Discorde emplit de ses fureurs,
Assise sur un trône ensanglanté,
O Muse! rien ne t'est caché. Les faits
Evanouis, les temps futurs, tout brille
A tes yeux immortels, tout est présent
A ta vaste pensée. O muse! arrache
A la nuit de l'oubli les faits célèbres :
Déesse! des héros vont t'écouter.
Etc.

(5) On n'ose dire ici comment ce médecin guérit en effet la démence de sa majesté britannique. La satire pourrait sembler trop forte.

(6) L'allégorie du voyage de Tirelauriers et de Gagnerien, est d'une justesse admirable. C'est de la Grande-Bretagne que nous est venu ce déluge d'idées nouvelles qui nous a presque submergés. Mais tout est antique à la Chine. L'esprit humain n'y marche pas, comme on dit, et les disciples de Confucius s'en tiennent aux vieilles idées, à leurs vieilles modes, et à leurs vieilles institutions.

(7) Udam
Spernit humum fugiente penna. Hor.

Nous n'avons pu encore parvenir à assurer la marche de nos aérostats. La forme que nous leur donnons s'y opposera toujours. On veut flotter : mais il faudrait unpoint d'appui, qui ne se trouve pas. Dans un fluide quelconque, il faut voler ou nager. On pourrait essayer de joindre la nacelle au ballon, de manière à en faire un tout adhérent comme une sorte d'arche modelée, ou sur la forme des poissons, ou sur celle des animaux, insectes ou oiseaux, que le Créateur a disposés pour fendre les plaines de l'air, et y adapter ou des espèces de nageoires, ou des ailes mues par une force quelconque. Notre maître dans tous les arts, c'est la

nature. Ce n'est qu'en étudiant ses procédés que les premiers hommes ont pu se construire d'abord de frêles barques, puis de grands et solides vaisseaux. Avant l'arche de Noé, avant le navire des Argonautes, la nature avait pourvu au salut des semences des plantes qui naissent aux bords des eaux, en les munissant de petites nacelles d'une structure merveilleuse, ou en les tenant dans des arches hermétiquement fermées. L'homme n'osait encore confier son existence à la foi de quelques planches sur les eaux dormantes d'un lac ou sur un fleuve peu rapide, que depuis long-temps le coquillage que nous nommons la nautille navigait sur les mers orageuses avec son navire ponté, livrait sa voile aux vents, et battait l'onde de ses rames. Nous l'avons surpassé, mais l'immensité de l'Océan ne suffit plus à notre audace, nous voulons cheminer dans les airs. J'ai foi en la puissance du génie : un jour nos arrière-neveux se disputeront les vastes champs de l'air, comme aujourd'hui nous rougissons de sang la terre et l'onde, afin d'étendre notre cruel empire sur ce globe trop étroit pour notre ambition. Mais en attendant que la route des cieux nous soit ouverte et que nos propres créations, comme de nouvelles comètes errent dans l'espace, tâchons d'utiliser et d'appliquer à des usages communs une invention autrement vaine et puérile. Un roulier, par exemple, entre-

tient dix énormes chevaux qui l'embarrassent et qui lui enlèvent les trois quarts de son bénéfice; que n'en a-t-il qu'un, et que ne supplée-t-il aux neuf autres par un fort ballon qui réduirait à zéro le poids de son lourd bagage? J'aimerais mieux voir encore deux légers ballons, jouets des zéphirs, sur les épaules d'un homme surchargé d'embonpoint, que ces deux grosses béquilles sur lesquelles il s'appuie ignoblement, et qui lui donnent l'air d'un informe quadrupède. Quant aux merveilleux voyage de Gagnerien, il a pu rencontrer dans la région supérieure de notre athmosphère, un banc d'air fixe, où, à l'ancre il aura attendu que la terre, en tournant sur son axe, lui ait présenté la ville de Pékin. On voit par là que ce n'était qu'un voyage de quelques heures, et qu'on ne peut accuser l'auteur d'avoir méconnu et violé la grande règle de l'unité de jour posée par Aristote.

(8) L'ignorance est hative à juger, ne doute jamais, admet ou rejette tout avec certitude. Ceux qui mettaient les Aristocrates à la lanterne ou qui les jetaient dans la rivière s'imaginaient tous agir en parfaite connaissance de cause. Si on leur eût demandé ce que signifiait le mot aristocrate, qu'eussent-ils repondu (*)? Voilà le pouvoir des

(*) L'auteur demanda un jour à une bonne femme qui

mots sur la masse des hommes ; les anciens ont cru qu'il s'étendait même sur les démons.

(9) *Exeat, inquit,*
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cujus res legi non sufficit : et sedeant hic
Lenonum pueri quocumque in fornice nati.
Hic plaudat nitidi præconis filius ; inter
Pinnirapi cultos juvenes, juvenes que lanistæ.

JUVEN. SAT. III.

La loi qui abolissait la noblesse comme corps privilégié et influent dans l'état, pouvait être juste et raisonnable ; comme famille, elle était absurde et a manqué son effet, parce qu'il y aura toujours des familles plus distinguées que celle du commun ; mais que dire de la loi qui privait ces mêmes nobles du titre et des droits de citoyen ? Jamais la démence de la tyrannie dans aucun temps n'a été plus loin. Je n'examinerai pas ici jusqu'à quel point un peuple a le droit de changer ses institutions par une révo-

---

parlait avec horreur des protestans, ce que c'était. Eh ! mais, lui répondit-elle, tout le monde le sait bien ; ce sont des hommes qui mangent de la chair humaine, et qui n'ont qu'un œil au milieu du front. Que les hérétiques soient borgnes comme les infidèles aveugles, rien de mieux imaginé ; mais de souffrir que l'ignorance s'en fasse des cannibales, est aussi imprudent que de permettre des fourneaux allumés dans un magasin à poudre.

lution injuste et sanglante : mais puisqu'il n'y a plus que des citoyens, que la noblesse a cessé d'être une puissance, que le clergé a perdu son influence politique, et que ces deux états n'en font plus qu'un avec le troisième, il nous reste à voir qu'elle est du moins l'influence des masses constitutives de la nation sur son ordre social. Toute société organisée en corps de nation se divise naturellement en quatre grandes sections. Je trouve dans la première tous ceux qui tirent de la terre même les matières premières, et qui, par leur industrie, la forcent de leur livrer ses trésors et de répondre à leurs vœux. Les chefs de cette classe sont les agriculteurs, les véritables pères nourriciers de la nation et sa base essentielle. Je vois dans la seconde tous ceux qui agissent sur les matières premières pour les redébiter soit sous la même forme, soit après leur avoir fait subir une sorte de métamorphose qui augmente leur valeur et les rend propres aux usages communs et aux besoins de la vie. Les négocians sont à la tête de cette section. Ce sont eux qui décuplent les richesses d'un état et qui les font circuler comme le sang dans les veines. La troisième se compose de ceux qui appliquent le développement de leur intelligence aux besoins, à l'ordre, aux plaisirs et à l'instruction de la société. Ceux qui font aller la grande machine du gouvernement, qui font les lois ou qui en sont les organes, occupent

les premiers rangs de cette classe comme de tout l'ordre social. C'est de la rectitude de leur jugement et de leurs idées, de la force de leur âme et de la droiture de leurs intentions que dépendent le bonheur de la nation, sa force et sa gloire. La quatrième section enfin renferme les oisifs qui, n'étant d'aucune utilité, ne doivent avoir aucune influence sur l'ordre social, depuis le riche qui passe avec insoúciance ses jours filés de soie dans des palais dorés, jusqu'au chevalier d'industrie, jusqu'au vagabond qui pille, jusqu'au pauvre qui mendie. Tout homme doit sa tête ou ses bras à la société : la ruche ne souffre point le frelon ; et si l'on considère que l'oisiveté ou procède du vice ou y entraîne, on se convaincra aisément de la nécessité de contraindre les individus de cette classe au travail, et à coopérer activement au bien-être général. Que ceux qui y sont propres s'arment donc pour la patrie, que les autres remplissent nos ateliers ou aillent peupler nos colonies, et qu'ils cessent tous de se faire un métier de la fainéantise ou un imbécile honneur de ne rien faire Cette section tout entière devrait donc être mise par une loi à la disposition et sous la responsabilité du gouvernement. Il me semble qu'il ne peut être qu'utile et instructif d'examiner le rapport de nos nouvelles institutions avec ces masses véritablement indestructibles, dont la réunion forme l'ensemble de

toute société qu'on peut appeler une nation. Scrutons par exemple la loi des élections, cette loi qui a donné lieu à tant d'agitations, qu'il a fallu changer, qu'il faudra peut-être changer encore. Je remarque premièrement qu'elle pose sur une assiette mouvante qui peut un jour manquer et faire crouler l'édifice. En effet, les contributions directes peuvent d'abord être forcément réduites par la réduction du numéraire dans toute notre Europe, que l'émancipation des Amériques nous fait justement appréhender. Elles peuvent l'être ensuite par de meilleurs produits des contributions indirectes, dont il est possible sans doute de simplifier et d'améliorer l'administration. Elles seront bientôt, d'un autre côté, excessivement disséminées par suite de l'égalité de partage dans les successions et de la vente par parcelles des grandes propriétés. Ces deux causes agissant simultanément, il est même probable qu'avant la fin de l'âge où nous vivons il n'existera plus une seule ferme à grande culture en France. L'agriculture y gagnera, je le veux, mais où trouver alors des éligibles et même des électeurs dans certains départemens qui en ont si peu? Déjà une infinité de communes, des cantons entiers même n'ont pas de part aux votes, et plus nous irons plus le mal sera grand. D'ailleurs ce système accorde trop de prépondérance aux villes chefs-lieux de départemens. Il en pourra résulter

plus de bonnes villes, mais aussi plus de déserts, et grâce à cette espèce de bouffissure ou d'hydropisie politique nous aurons l'apparence de la santé sans en avoir la force réelle. Cette loi a encore le tort de sacrifier l'honneur et le savoir à la richesse, comme si le point important n'était pas le triomphe de la morale et le maintien de notre état de civilisation ; comme si la terre pouvait nous manquer t la cupidité cesser de nous répondre de l'industrie des particuliers et de l'amas de grandes richesses. Posons la question : un homme probe et qui fait l'honneur par ses vertus, et l'ornement de la société par ses talens, paie mille francs de contributions ; il est électeur, éligible, élu, et sa voix généreuse a le droit d'avertir les ministres de leurs fautes, les citoyens de leurs devoirs. Il meurt et laisse cinq enfans qui tous ayant sucé sous le toit paternel le lait des bons principes, se sont également rendus dignes par de fortes études et d'excellentes théories, de remplacer leur père dans ses nobles fonctions ; mais n'héritant chacun que d'un cinquième de sa fortune, aucun n'est éligible, aucun n'est même électeur. Cependant un vil usurier, dont le moindre défaut est la crasse ignorance, riche de la ruine de cent familles, qui, par des moyens détestables, est encore parvenu à se faire adjuger à moitié de sa valeur un magnifique patrimoine, devient électeur, éligible, sera peut-être même élu, et se con-

vaincu, ainsi que tout, même la vertu, se trouve dans le seul or. Observons encore que la quatrième section, qui dans l'ordre social ne doit être d'aucun poids, obtient par cette seule loi une influence dangereuse. En la constituant classe militaire comme je le propose, on ne pourrait encore sans imprudence lui confier avec l'épée de Mars la balance de Thémis. La machine politique doit toute se concentrer à-peu-près dans la troisième section que j'oserai appeler celle des lettrés. En effet, qui présidera à l'ordre si ce n'est la lumière? Cette classe, je l'avoue, a déjà beaucoup de prépondérance par le gouvernement, qui en est la portion la plus élevée, par la chambre des pairs, que l'on doit considérer comme sa représentation particulière, par la magistrature, par toutes les administrations qui nécessairement lui appartiennent, par ses savans, ses philosophes, ses nombreux littérateurs de toute espèce, et enfin les ministres des autels chargés de l'enseignement des dogmes de la religion et des principes de la morale : mais où chercher ailleurs les éligibles si l'on veut qu'élus députés ils puissent et prendre part aux savantes discussions des chambres et donner leur vote en connaissance de cause? Nul ne devrait donc être admis dans le corps des éligibles qu'il n'ait préalablement subi un examen qui prouve son bon sens, sa capacité et ses connaissances approfondies en matière légis-

latives (*). Quant aux électeurs que je ne puis considérer que comme une sorte de juri qui nous répond de la popularité des élus et non de leurs lumières, il convient de ne les prendre que dans les deux premières sections. Un électeur doit enfin lui-même offrir une forte garantie ; mais il la faut particulièrement morale, et j'aimerais mieux compter ses enfans, ses ouvriers, ses bœufs et ses moutons que les contributions portées sous son

(*) Ajoutons et sa moralité. Il ne faut pas qu'un homme de mœurs infames, qui laisse mourir de faim ses créanciers, et qui se croit un homme d'honneur parce qu'il acquitte sur l'heure ses pertes au jeu, et paie exactement ses maîtresses ; qu'un banqueroutier frauduleux, un dépositaire infidèle, un faussaire, un usurier, soient jamais dans le cas de pouvoir devenir nos députés et les maîtres de notre législation. Ce serait d'ailleurs aux conseils des départemens, mais plus fortement constitués, à faire cet examen. Du reste, les députés n'étant que les simples agens ou mandataires des départemens, pourraient être défrayés par eux ; mais aussi il ne faut pas qu'ils émettent leurs opinions personnelles, ou celles d'un parti, au lieu des sentimens de leurs commettans. Les projets de loi devraient être communiqués officiellement aux conseils généraux, auxquels on donnerait le temps d'en faire l'examen, et de faire passer leurs cahiers aux députés de leur département. Les députés pourraient encore être assujettis à leur rendre compte de leur conduite, et à subir du moins la peine de la censure.

nom pour de vastes propriétés qui souvent ne lui appartiennent pas (*).

(10) *Hora, dies et vita fugit; manet unica virtus.*

Voilà la seule et véritable noblesse. Elle ne s'achètè point comme une vile marchandise; elle n'est point le prix de la bassesse d'un lâche courtisan. La vertu seule peut nous la donner. La noblesse la plus récente, tout étant d'ailleurs égale, est aussi la plus illustre : comme le soleil est plus éclatant que les planettes qui reçoivent de lui leur lumière ; comme un objet resplendit toujours plus en raison de son rapprochement du flambeau dont il reflète les rayons. Qu'est-ce en effet qu'un noble sans vertu qui marche gonflé de la gloire de

(*) Ceci ne doit pas s'entendre seulement des grands propriétaires, qui ont encore plus de dettes que de biens-fonds ; mais encore de ceux qui, ayant vendu leurs terres par sous-seing, en vue de frustrer leurs créanciers, pour cette raison, ou parce que les acquéreurs veulent, de leur côté, frauder les droits de l'enregistrement, ne font point faire les mutations sur les rôles, ce qui nuit à l'activité des recouvremens, et fait porter sur les listes départementales et de faux électeurs et de faux éligibles. On ferait cesser ces abus en annulant, par une loi, ces sortes de transactions, lorsqu'elles ne seraient pas enregistrées au bout d'un certain laps de temps. Cette loi ferait rentrer au gouvernement des sommes immenses.

ses aïeux, et qu'est-ce encore que l'ancienneté sans lustre? Pourquoi n'est-ce pas enfin le ventre et non la cuisse qui anoblisse? Vous avez des preuves notariées, il les faut morales et physiques. La noblesse pourrait être héréditaire chez les femmes (*), et simplement personnelle chez les hommes. Ce serait le moyen de faire cesser des doutes injurieux et d'ôter tout prétexte au lâche qui fuit les combats pour ne pas exposer, dit-il, en sa personne, le dernier rejeton d'une race illustre. Eh! qu'importe, ô nobles! que votre nom, que votre sang passent de siècles en siècles à des descendans qui ne naîtront, peut-être, que pour vous déshonorer par les vices les plus honteux, si vous mêmes oubliez votre gloire, et si vous n'alimentez votre orgueil que du grand nom de vos douteux ancêtres. Ceignez l'épée : la guerre est votre état. Soyez donc toujours prêts à verser votre sang pour le Roi et pour la patrie.

(*) Pour que cette sorte de noblesse héréditaire ne dégénère pas, le femmes nobles seraient tenues de ne se marier, sous peine de déchéance, qu'à des hommes fortement constitués, et qui se seraient acquis par leurs vertus, leurs talens et leurs actions, une vraie noblesse personnelle. Ce serait un puissant moyen d'émulation, et le plus noble qu'il soit possible d'imaginer pour récompenser dignement de grands services rendus au monarque et à la patrie.

La noblesse allemande fonde son orgueil sur son ancienneté. Il est une noblesse plus ancienne encore, mais dont on ne parle pas parce qu'elle a moins de morgue et qu'elle parle peu d'elle-même. Cette noblesse c'est la noblesse irlandaise. Il faut prouver ce que j'avance : l'Irlande ou la vieille Ecosse ne fut conquise ni par les Romains ni par les barbares, comme le reste de notre Europe. Ses anciens seigneurs sont donc les seuls qui n'aient point été dépossédés, chassés, mis à mort et remplacés par de nouveaux venus exerçant leur tyrannie avec toute la cruauté et l'insolence des conquérans. Ils sont aussi les seuls qui aient pu conserver leurs titres et leurs vieilles annales que leurs descendans nous représentent en effet à l'appui de leurs prétentions. On ne peut d'ailleurs leur opposer sur la foi des modernes Ecossais l'ignorance et la barbarie de leurs ancêtres : la traduction dans toutes les langues cultivées des ouvrages d'Ossian (*) et de quelques autres bardes, suffirait seul pour confondre des calomnies atroces autant qu'absurdes. Leurs titres enfin et leurs annales les

(*) On sait que Macpherson a falsifié ces ouvrages pour en attribuer toute la gloire à son pays, et qu'ils sont réellement de l'Irlandais O'Neil. Les paysans les chantent encore journellement, en vaquant à leurs travaux, dans toute la vieille et noble Irlande.

font tous remonter de rois en rois jusqu'à Milésius. Or ce Milésius était un prince Scythe, contemporain de Moïse, qu'il appelle Mysès dans ses mémoires. Il fit la connaissance de ce fameux législateur des Hébreux, en Egypte, où il avait relâché pour radouber ses vaisseaux, et il l'aida même à se tirer des mains du Pharaon. (Voyez Mac-Géoghau, *Histoire d'Irlande.*) Moïse reconnaissant bénit la terre qui devait recevoir son ami, et demanda à Dieu qu'aucune bête venimeuse ne pût y établir sa détestable race. Sa prière fut exaucée. Depuis ce temps, il ne s'en est point vu en effet en Irlande, et celles qu'on y apporte pour faire des expériences meurent soudain comme frappés d'une sorte d'apoplexie foudroyante (*). La piqûre

(*) L'Irlande n'est pas la seule contrée où il ne se trouve pas d'animaux venimeux. Dans toutes on n'a pas manqué d'attribuer ce phénomène à une cause miraculeuse; mais un miracle peut avoir lieu par un moyen naturel; car pourquoi s'imaginer que Dieu emploie une autre puissance que celle de la nature, qui lui obéit quand elle lui suffit pour opérer des prodiges? Il nous est donc licite de rechercher dans la nature même la cause de ce fait simple ou miraculeux. Nous voyons quelles précautions la sagesse infinie du Créateur a prises pour assurer la conservation des espèces et conserver l'équilibre entre elles. Nous en concluons, avec raison, que les espèces sont nécessaires dans l'ordre général; il pourrait même se faire que l'anéantissement d'une seule nécessitât

des abeilles même y est innocente, et les femmes y sont toutes douces et chastes autant que belles. Il est prouvé, au reste, que ce Milésius était un arrière-petit-fils de Japhet. Ainsi les nobles d'Irlande sont les seuls sur la terre qui peuvent retracer leur origine de siècle en siècle jusqu'à Noé, et qui, l'Ecriture sainte à la main, peuvent encore faire remonter leur généalogie jusques à Eve et Adam. Qu'est-ce donc que l'ancienneté de la no-

---

l'anéantissement de toutes, et une nouvelle création. Les espèces peuvent être, en effet, nécessaires pour occuper l'activité des virus qui entrent dans la composition de notre monde. L'absence d'une seule espèce laissant sans emploi le virus particulier qui lui est propre, il pourrait se corrompre, fermenter, et contrarier par une action aveugle et sans but l'action des autres virus : qui sait même si nous ne devons pas une partie des maux qui nous affligent à la trop grande prépondérance que notre espèce a acquise sur la terre, et à la trop grande multiplication de celles que nous protégeons et que nous favorisons aux dépens de toutes les autres. L'équilibre entre l'emploi des divers virus doit par là se trouver rompu, et nous en éprouvons chaque jour les funestes conséquences. D'après cette simple hypothèse, l'absence de toute espèce d'animaux venimeux du sol de l'Irlande pourrait indiquer le manque absolu, dans cette belle contrée, du virus propre à leur existence. Pour le miracle, Dieu a pu simplement faire sortir tout ce même virus de la terre de cette île bénie, et le refouler sur la terre voisine, l'Ecosse ou l'Angleterre.

blesse des descendans des Goths et des Sicambres auprès de celle-là ?

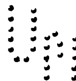
(11) La liberté n'est que l'exercice de nos droits sous l'égide de la loi : l'égalité ne peut exister d'homme à homme ni devant le monde qui suit le fort, ni devant Dieu qui cherche le juste : on criait de nos jours la fraternité ou la mort, comme jadis crois ou meure. Le fanatisme a dans tous les temps, sous diverses couleurs, exercé ses ravages.

(12) Les Chinois n'ont que des idées locales comme tous les gens qui voyagent peu : de là vient que l'on appelle des pékins ceux qui ne sont jamais sortis de chez eux, comme tels et tels bons Parisiens qui s'imaginent que hors Paris et passé Vaugirard et Montmartre, il n'y a plus que des barbare et aucune espèce de civilisation.

(13) J'en demande pardon à nos publicistes, mais la souveraineté n'est pas dans le peuple. Des individus ne constituent pas une nation. Il faut un pouvoir organisateur qui n'en fasse qu'un seul corps et qui les force de concourir tous à un même but. Ce pouvoir détruit il n'y a plus de nation, à moins qu'il ne soit immédiatement remplacé. Consultez les membres de l'état, chaque province voudra se gouverner elle-même et être indépendante; que

dis-je, chaque bourgade, chaque famille, chaque homme. Ainsi, quand les abeilles ont perdu leur reine, la ruche se dissout, et ses laborieux habitans errent à l'aventure poussés par le caprice ou le besoin : mais qu'elles retrouvent leur reine, vous les verrez aussitôt se rassembler, s'animer au travail, reconstruire leurs admirables cellules, et y entasser le miel odorant. Il faut également aux hommes un chef autour duquel se forme la nation. Le père de famille la constitue chez lui si elle ne l'est pas hors de chez lui ; ou bien un brigand hardi organise la société, étend son empire par de vastes conquêtes et le laisse heureux et florissant à son noble successeur. La souveraineté est donc tout entière dans ce pouvoir organisateur, et non pas dans ceux sur lesquels il agit? En France, le souverain c'est le roi ; à Rome autrefois c'était le sénat devant qui les rois de la terre venaient abaisser leurs fronts couronnés (*).

(*) Ce pouvoir organisateur doit toujours être un, soit qu'il soit entre les mains d'un seul ou de plusieurs, autrement sa division procréerait plusieurs nations dans une même nation ; système monstrueux, dont l'hydre de la fable ne nous donne qu'une faible idée, et dont on nous veut donner plusieurs exemples au-delà des Pyrénées. Celui ou ceux qui exercent ce pouvoir, peuvent le confier, mais seulement pour un temps limité, sous peine de le



(14) Milton parle des chars à voiles des chinois :

Where chineses drive
With sails and wind their cany waggons light.

Delille lui doit une de ses plus ingénieuses comparaisons, à moins qu'il n'ait vu lui-même le char qui servit à ramener Gagnerien en France. C'est une voiture de voyage fort commode. On la dirige comme on veut; elle ne verse point et va comme le vent. Au reste, notre Europe n'est pas moins féconde que la Chine en Gagneriens illustres et en merveilleuses inventions. On voit chez les Anglais de grands moulins à barbe avec des rasoirs à rabot où trois mille personnes se font savonner, raser et laver à la fois, et ce qui est plus admirable encore, des métiers pour faire des vers latins comme on fait des bas. (Voyez *Bayley*, édition de Thomas Cox, 1731, tome II, au mot *hexamètre.*) Les Alle-

---

perdre, à des dictateurs, des consuls, des généraux, des ministres, des juges, etc. Rien n'est enfin légitime que ce qui émane de ce pouvoir; mais il ne peut détruire ses propres institutions que du consentement général, par cela même qu'il est pouvoir organisateur et non désorganisateur, et qu'il ne peut rien organiser autrement que ne le comportent le poids et la nature des masses, pour que la machine aille et ne se détraque pas, malgré ses soins et tous ses efforts.

mands nous montrent leurs automates qui boivent, mangent, parlent et raisonnent comme des Allemands, avec toute la gravité possible. Il est convenu que les Français doivent en tout aller plus loin que les autres, aussi ont-ils les ballons qui les portent aux nues et la cloche marine avec laquelle ils descendent aux gouffres les plus profonds.

(15) Un matelot et surtout un matelot anglais ne s'exprime point avec la grâce et l'urbanité d'un bourgeois de Paris et de Florence. Les Anglais ont d'ailleurs fait peu de progrès encore dans la civilisation, comme le prouve certain discours de certain lord. Ils détestent les étrangers, surtout les Français, qui ont conquis leur pays, et les Irlandais, qu'ils n'ont jamais pu assujettir (*). Tant

(*) Les Français normands ont en effet conquis l'Angleterre et imposé à cette nation leurs lois, leurs mœurs et leur langage. C'est encore aujourd'hui le code Normand qui régit cette contrée. Une loi qui n'a jamais été abrogée, mais qui est il est vrai tombée un peu en désuétude, veut que la langue française soit la seule langue légale du pays, la seule dont on puisse se servir devant les tribunaux et dans les chambres du parlement. Les hérauts annoncent encore le roi aux lords et aux gentlemen en français. Au reste, les Anglais ont fait durant quatre cents années une guerre d'extermination et de spoliation à la malheureuse Irlande, sans pouvoir la subjuguer et la soumettre. Une pa-

qu'ils mèneront leurs femmes une corde au cou au marché, pour les vendre comme des bêtes de somme, ce ne sera qu'une association de sauvages et de barbares.

(16) On doit se rappeler que les flatteurs du peuple souverain disaient souvent à Sa Majesté, pour lui complaire et la mettre en belle humeur, que Pitt était mort, ou que Cobourg venait d'être tué. Les flatteurs ont été de tous temps la cause de la perte des souverains. Mieux vaut le chagrin d'un importun censeur que les basses adulations d'une amitié perfide et intéressée ; mais qui sont ces flatteurs dont je parle ? Ce sont ces plats folliculaires qui pour paraître quelque chose et avoir des

reille résistance honore plus que des victoires, parce qu'elle prouve un caractère que la fortune même ne peut dompter. Ce n'est enfin qu'à l'avénement de Jacques I au trône d'Angleterre que les Irlandais ayant trouvé dans leurs vieilles archives la preuve que ce prince descendait de leurs anciens monarques, qui, après avoir conquis la Calédonie et lui avoir imposé le nom de la patrie, s'y étaient autrefois établis, le reconnurent aussitôt pour leur légitime souverain. Les Anglais ont toujours abusé, depuis, de leur influence sur leurs monarques communs pour opprimer les Irlandais, et on en est à se demander quel est le joug le plus doux et le plus supportable, ou de celui des Turcs ou de celui du magnanime peuple de la Grande-Bretagne.

abonnés et des lecteurs, épousent un parti et soufflent le feu de la discorde. Toujours dans les extrêmes et séparés de leurs adversaires par un large milieu, l'équité, la raison et le droit ne se trouvent qu'avec eux, ailleurs l'injustice, le crime, la démence que la faiblesse souffre et tolère. Courage, Messieurs, vous êtes appelés à fermer les plaies de la patrie! Et vous repoussez la licence comme vous avez repoussé le despotisme : toujours à qui vous paie. Mais, dit-on, l'opinion publique a besoin pour se former de la liberté de la presse; j'en conviens : la liberté de la presse doit exister comme celle de la parole. Les limites de l'une doivent être celles de l'autre. On ne souffre pas qu'un simple particulier endoctrine quarante oisifs sur une place, et l'on souffre qu'il endoctrine journellement quarante mille abonnés. C'est-à-dire, que l'on prend de justes précautions contre un feu de paille et qu'on n'en prend aucune contre un vaste incendie! Pour former l'opinion publique comme pour former l'opinion d'un juri, il faut que les avocats des diverses parties parlent devant le même public comme devant le même juri. En est-il ainsi? Ceux qui lisent le Constitutionnel lisent-ils les Débats? Ceux qui lisent les Débats lisent-ils le Constitutionnel? Est-ce d'ailleurs dans des articles non médités et écrits à la hâte, où, à côté d'une maigre nourriture se

trouvent les poisons les plus violens, que peut s'alimenter et se fortifier une opinion véritablement publique? Loin de former l'opinion publique, les journalistes ne peuvent que la fausser en donnant de la consistance à l'esprit de parti et de coterie. Qu'est-ce enfin que ces missionnaires sans mission et sans aucun caractère légal? Les seuls missionnaires que la nation avoue sont ses députés dont la voix retentit du haut de la tribune et se fait également entendre depuis le palais des rois jusqu'à l'humble chaumière des pauvres. C'est de cette noble lutte des esprits éclairés des deux chambres, que doit jaillir la vérité armée du tonnerre de l'éloquence et couverte de l'égide de la sagesse pour confondre les passions et repousser leurs flèches empoisonnées. N'attendons rien de pareil des journaux. Souhaitons seulement qu'ils rentrent dans le caractère d'impartialité qui seul leur convient, et qu'ils se bornent sagement à nous donner de simples nouvelles et des documens authentiques de la politique des cours (*).

(*) On devrait s'occuper d'une nouvelle législation des journaux. Un pouvoir aussi nouveau et aussi immense a besoin d'être contenu dans de justes bornes. Non-seulement le gouvernement dépend en quelque sorte d'eux; mais la littérature tout entière est soumise à leur funeste influence; ils sont comme les anciens seigneurs de la féodalité, qui,

(17) La ruse de Gagnerien et le projet de dénonciation du bon paysan ne sont point d'invention : l'une et l'autre sont historiques.

(18) De Maillet, consul de France en Égypte, nous a donné sous le nom de Telliamed, anagrame de son nom lu a rebours, un gros volume où il prétend prouver que les hommes étaient originairement des poissons ; mais l'on sait aujourd'hui qu'ils ne sont en effet qu'une race de singes dégénérée.

---

maîtres d'un poste avantageux, rançonnaient ou détroussaient les commerçans, et quelquefois même les malheureux passans. Des écrivains que la paresse ou la faiblesse de leurs études éloigne des grands travaux, et qui n'ont point assez de génie pour avoir de grandes et nobles conceptions, seront-ils donc les éternels régulateurs du goût et les juges sans appel comme sans examen, d'ouvrages qui souvent ont coûté plusieurs années de soins, de veilles et de méditations à leurs patiens auteurs ? S'il en est ainsi, si le règne des Fréron est irrévocablement établi, et si eux seuls et leurs amis, ou ceux qui les soudoient, peuvent avoir du goût, de l'esprit et du savoir, c'en est fait de l'art, il ne faut plus songer à écrire, ou bien il faut se résoudre à écrire comme eux et à leur en demander la licence. Je reviendrai sur ce sujet dans ma satire des chiens du Parnasse, et ce ne sera pas ma faute si le lecteur se trompe sur mes portraits et ne reconnaît maint Zoïle.

(19) Il paraît que Tirelauriers avait du penchant pour l'athéisme : cela lui fait peu d'honneur. Un pareil sentiment ne peut procéder que d'une intelligence extrêmement faible et bornée comme celle de la brute qui, ne pouvant remonter des effets aux causes, ne juge des merveilles qui nous entourent que par les appetits des sens. Les vrais philosophes ont dans tous les temps démontré l'immortalité de notre âme par des preuves qui n'ont point été réfutées parce qu'elles étaient irréfutables. Nous en trouvons une nouvelle et comme matérielle dans les effets merveilleux du magnétisme. La nature n'a rien fait en vain : cependant elle a mis en moi un sens qui ne doit pas se développer durant le cours ordinaire de ma vie présente. Si nous en trouvons des indices c'est seulement chez des personnes atteintes d'une affection désorganisatrice quelconque. Je suis donc induit à croire que ce sens est tenu en réserve en moi pour me servir à l'instant que je serai forcé d'abandonner mon habitation charnelle comme le germe des ailes du papillon se trouve déjà dans la chenille qui rampe. On a souvent remarqué qu'après une longue maladie et au moment d'expirer, nos facultés intellectuelles acquéraient tout-à-coup plus d'étendue, de force et de lucidité. Si notre intelligence n'était que le résultat de l'harmonie de nos organes,

serait-ce donc alors qu'ils se détraquent et à leur dernier dégré d'épuisement qu'elle pourrait se développer avec le plus de puissance et d'énergie? Sans doute que ce phénomène a pour cause l'action du sens magnétique qui, averti de la révolution qui s'approche, se prépare pour ses nouvelles fonctions. Beaucoup de gens refusent encore créance aux merveilles du magnétisme. Qu'ils doutent, rien de mieux; mais que sans examen ils ne traitent pas d'imposteurs ou d'esprits faibles et fanatisés ceux qui disent : Nous avons vu, nous avons été témoins. Qu'on y prenne garde : l'incrédulité a ses préjugés comme la crédulité. J'aime encore mieux cette dernière et son monde fantastique que l'autre assise au milieu d'un immense désert, éternellement immobile sur un sol sec et infertile. La philosophie seule nous porte sur ce terrain de la nature. Là, elle dit au sage : Doute, mais examine. Elle nous apprend à l'aspect des merveilles livrées journellement à notre admiration, qu'il y en a une infinité d'autres qui échappent à la grossièreté de nos sens. Dieu seul peut dire : Rien n'est vrai que ce que je vois, que ce que je conçois. Si le sens de la vue ne s'était jamais manifesté encore chez les hommes, et qu'un de nous vint tout-à-coup à être doué de ce sens admirable, certes son étonnement serait grand à l'apparition de ce magnifique tableau de la nature! Mais qui ne le taxerait de folie, qui ne

traiterait ses récits d'impostures quand il oserait assurer qu'il touche (ce serait son expression) avec les yeux des objets éloignés de plusieurs myriamètres, et d'autres encore à une distance incommensurable? c'est ainsi que, jugeant toujours de l'inconnu par le connu, on se croit suffisamment fondé, et contre le magnétisme et contre le témoignage de ses nombreux adeptes. Cependant ce sens paraît s'être manifesté et dans tous les temps et chez tous les peuples. Les actes du somnambulisme naturel (*) en font foi, aussi-bien, peut-être, que les anciens oracles, les prophéties, les prétendues possessions, et cette foule de devins et de sorciers qu'on brûlait jadis dans notre barbare Europe. Qui sait même si les prêtres égyptiens de Memphis ne lui ont pas dû la connaissance profonde qu'ils semblent

(*) Une des choses les plus surprenantes et les plus dignes d'attention parmi les actes du somnambulisme naturel, est la faculté qu'ont souvent les personnes dans cet état, je ne dis pas de courir sur la crête des toits, c'est ce que nous voyons faire tous les jours à de hardis couvreurs, mais de gravir des murs élevés, bien que leurs parois ne présentent aucun point d'appui et de raccrochement, comme on l'a vu faire il y a peu d'années à M[lle] ***, de Mer, près Blois. Ce fait rend moins improbable celui que rapportent les légendaires, de ces prétendus possédés qui marchaient à la voûte d'un édifice la tête en bas. Nous avons de la peine à conce-

avoir eue de plusieurs des secrets de la nature? Quoi qu'il en soit, ils enseignaient aux initiés qu'indépendamment du corps mortel, l'âme a un véhicle immortel comme elle qui doit nous accompagner dans une autre vie et dans un autre ordre de choses. Ce véhicle paraît se retrouver dans notre fluide magnétique que tous les somnambules disent voir; et il peut nous servir à expliquer des phénomènes, autrement inexplicables. Un homme mutilé depuis long-temps, ressent des douleurs au bout du membre qu'il n'a plus. Nous attribuons, mais sans aucune sorte de preuve, le mal dont il se plaint, au travail de son imagination. Il serait peut-être plus raisonnable de croire que ces douleurs sont réelles, et réellement éprouvées par ce corps invisible que nous venons de nommer véhicle, et qui n'a pu être tronqué, vu sa nature, comme notre

---

voir la possibilité de ces phénomènes, qui, parce qu'ils sont hors de notre science, nous semblent hors de la nature. Mais savons-nous si le principe qui a servi à organiser notre corps ne peut pas, dans de certains cas, agir sur lui avec une énergie telle, que la matière qui le compose n'obéisse plus à d'autre centre d'attraction? Dans cette hypothèse, qui n'en est peut-être pas une, le poids du corps serait entièrement annihilé, et il pourrait s'élever suivant la volonté de l'âme, comme un léger flocon de soie qui suit le mouvement de l'air.

corps visible. Le magnétisme peut encore justifier le système des idées innées. Je sais avec quelle hauteur peu philosophique nos savans les rejettent. Leur science les élève au-dessus du doute. Cependant qu'ils m'expliquent comment l'homme a pu être créé sans idées innées; il a probablement été constitué dans la force de l'âge, car s'il eût dû passer par tous les degrés de notre existence ordinaire, quelle mère aurait pris soin de son enfance? comment donc aurait-il pu éviter tous les périls, pourvoir à tous ses besoins, sans leur secours et leur direction? Que dis-je? comment ce quadrupède qui vient de naître, se redresse-t-il aussitôt sur ses jambes, et marche-t-il avec tant d'assurance à la mamelle qui doit le substanter, s'il n'a connaissance de cause? comment encore cet insecte que nos savans tiennent enfermé depuis sa conception et qu'ils séparent à dessein de tous les individus de son espèce, où cet autre qui n'a pu recevoir les leçons de ceux qui l'ont engendré, puisque la vie ne se manifeste en lui que trois années après leur destruction, sait-il pourvoir avec tant de promptitude et tant d'intelligence à tous ses besoins, se soustraire aux périls et décevoir ses ennemis par des tours aussi ingénieux, et se montre-t-il enfin sans aucun apprentissage maître consommé dans l'art de ses parens, s'il n'agit point sous l'influence des

idées innées! Les animaux paraissent tous se conduire et agir par leur direction. Ils sont parfaits dans leur nature. C'est pourquoi aucune espèce n'a jamais pu rien ajouter ni changer, depuis le commencement du monde, dans aucun pays, à ses mœurs, ses habitudes, son langage et l'art de ses travaux. Il n'en est pas ainsi de l'homme : d'une nature plus parfaite il est imparfait dans sa nature. Il faut qu'il travaille lui-même à sa propre perfection. Dieu a mis en lui un principe de perfectibilité qui démontre son immortalité et qui ne pourrait se développer sous l'empire absolu des idées innées. Mais il est probable qu'elles sont en lui, qu'elles y sont comme endormies, et que nous ne faisons, pour ainsi dire, que puiser à ce magasin, et les réveiller par de profondes investigations et de laborieuses études. Comment nous rendre compte autrement de l'admirable faculté que nous avons de concevoir toute chose et même avec tant de facilité dans notre enfance. Le somnambulisme nous met en pleine possession de ces idées. Adam jouissait sans doute aussi dans son premier état de ce précieux trésor qu'il a pu perdre par sa faute ou autrement, et l'histoire de sa chute appuie notre hypothèse.

(20) Nos connaissances sur l'état intérieur de l'Océan sont extrêmement bornées. Nous n'avons

pu encore ni sonder sa profondeur qui égale peut-être la moitié du diamètre de notre globe, ni explorer même sa surface entière. Est-il ou n'est-il pas habité par un être perfectible comme nous? C'est ce dont il sera toujours difficile de s'assurer. Les Arabes ont des fables sur ce sujet dont notre poésie pourrait tirer parti. D'agréables mensonges valent bien d'incertaines vérités, incontestables, il est vrai, sur les bancs de l'école, mais non sur ceux de la raison et de la vraie philosophie. On veut que les pôles soient applatis, je n'en sais rien, mais les preuves qu'on en apporte peuvent aussi bien démontrer le contraire. L'attraction aussi, et c'en est une conséquence, y est, assure-t-on, plus forte que sous l'équateur. La mer devrait donc s'y porter? Et voilà, à la confusion de nos vaines théories, qu'elle vient à nous et qu'elle nous amène de cette partie du globe, des îles de glace aussi longues, aussi larges que plusieurs de nos départemens, aussi hautes que nos montagnes. On prétend encore que c'est la lune qui enlève l'immensité des eaux qui environnent nos continens dans le flux et le reflux. Pourquoi son action aurait-elle lieu sur le fluide plutôt que sur le solide? ce phénomène ne pourrait-il pas aussi bien provenir d'un simple mouvement alternatif d'enfoncement et de relevement des terres portées par la masse de l'Océan,

comme nos petites îles flottantes, et rendues fixes par l'immobilité des eaux inférieures? Dans cette hypothèse, du moins, l'impassibilité des eaux méditerranées qui ne feraient que suivre la tendance de leur bassin, s'expliquerait naturellement, au lieu qu'il paraîtra toujours absurde d'accorder à la lune tant de puissance sur les grandes masses et aucune sur les petites.

(21) Un habitant de la commune de Bouilly, canton de Pithiviers, département du Loiret, eut l'esprit tellement frappé de l'horreur de ces temps que l'auteur dépeint ici sous cette faible allégorie, que la tête lui en tourna. Il devint fou misantrope. Il vit encore et est exact à se renfermer chez lui et à se bien barricader dès qu'il fait jour: mais la nuit il ouvre toutes ses portes et toutes ses fenêtres, prétendant qu'il n'a plus rien à craindre que les bêtes féroces dorment.

(22) O fortunatos nimium sua si bona norint.

Il est des sujets propres à l'allégorie : tel était le mien. Je ne pouvais d'ailleurs couvrir de voiles trop épais pour les rendre supportables même dans une satire, tant d'horreurs, de sottises et de turpitudes. Mais le dénouement est arrivé; la tragédie est finie; les acteurs se retirent et laissent respirer les spectateurs trop long-temps agités par le doute et

plongés dans les angoisses de la terreur. La guerre a cessé ses ravages, et des jours de tranquillité et de bonheur nous sont promis après tant de jours d'alarmes et de deuil : cependant marchons avec la patrie et suivons le roi. Ne faisons pas comme ces chevaux rétifs qui brisent le char auquel ils sont attachés, se cabrent sous la main qui les guide et refusent de se couvrir de gloire en volant noblement dans la carrière.

FIN DES NOTES.

PÉTITION

A MESSIEURS LES DÉPUTÉS

DES DÉPARTEMENS.

MESSIEURS,

LE soussigné, ami de l'ordre, étranger à tout esprit de parti, et désirant le bonheur de la patrie, a l'honneur de vous exposer que la censure et la licence des journaux lui paraissent également incompatibles avec

la liberté. Il demande que vous preniez en considération ce point défectueux de notre législation, et que vous présentiez une adresse à Sa Majesté pour la supplier de nous accorder une loi organique qui, en traçant aux journalistes, leurs devoirs les force de se renfermer dans de justes bornes.

Effrayés de la licence des journaux, vous-mêmes, Messieurs, avez accordé au gouvernement l'arbitraire de la censure. Jamais l'arbitraire n'a été appelé au secours de la liberté qu'il ne l'ait étouffée dans ses bras de fer. Ainsi la liberté dans Rome périt par l'arbitraire de la dictature qui, après avoir été souvent utile, enfanta les César et les Néron.

Il est de principe, Messieurs, que dans une société d'hommes libres, la loi, qui domine tous les pouvoirs, doit tout assujettir à sa surveillance, et contenir toutes les passions. C'est elle qui constitue la liberté : hors d'elle se trouvent le despotisme fort de l'arbitraire, et la licence armée des feux de l'anarchie. La licence marche la

première en invoquant la liberté : mais son triomphe est celui du despotisme, qui n'est que la licence du plus fort (*a*).

On s'abuse, Messieurs, quand on veut mettre l'opinion publique à l'école des journaux. Des scribes ne sont pas des Montesquieu (*b*). Incapables de profondes investigations, leurs idées sourdent des passions et leurs feuilles portent au loin l'esprit de scission et de haine. Malheur à la nation qui accepte de pareils régens : toujours en état de fluctuation, les principes ne seront pour elle que le prestige du moment ; jamais elle ne s'arrêtera au beau, au grand, au solide.

Eh quoi ! Messieurs, vous admettez des priviléges en faveur de la presse que vous refusez à la parole ! Si j'assemble quarante oisifs pour les endoctriner, je suis un factieux ; si quarante mille, je suis un des docteurs de l'opinion publique (*c*). Eh ! ne craignez-vous pas des Eschines modernes vendus à de modernes Philippes ? Notre siècle aussi connaît l'ambition et la vénalité.

Que les journaux gardent le caractère d'impartialité qui seul leur convient; ils en seront plus utiles et plus agréables. Ils ne sont ni partie, ni avocats : leur rôle est celui de rapporteurs. Qu'ils se bornent pour la politique à la simple insertion des faits constatés (d), des actes de la législature et des documens authentiques de la politique des Cours : nous n'en voulons pas davantage. La circulation de ces matières sans parties hétérogènes suffit à notre avidité. L'homme qui pense n'a pas besoin pour juger de jugemens tout faits ; l'homme qui ne pense pas ne saurait s'en servir.

Les lettres, Messieurs, qui relèvent encore le lustre des faits mémorables, qui marquent par leur éclat les époques de la grandeur des nations, ne méritent pas moins que la politique toute votre faveur et toute votre attention. Elles ont fleuri en France sans le secours des journaux. Nos plus grands orateurs, nos poètes les plus célèbres ont tous paru avant leur établissement : depuis elles n'ont fait que déchoir et précisément en

raison de leur plus grand succès. Pouvait-il en être autrement quand la plainte de Rousseau était repoussée du journal où il était attaqué ; quand Voltaire lui-même se sentait accablé par un misérable Fréron, qui, comme l'odieuse Céléno, souillait à plaisir tous ses mets, et, inattaquable dans son repaire, osait menacer de la mort ses immortels chefs-d'œuvre. Nous ne demandons, Messieurs, que la faculté de pouvoir nous défendre sur le terrain même où nous sommes attaqués (*e*); et, s'il est vrai que les lois ne sont que les droits de chacun, constatés et avoués par tous, on ne peut refuser d'examiner et de reconnaître les nôtres.

HALY.

NOTES.

(*a*) CETTE définition est juste. La licence livre le plus faible au plus fort. Celui-ci devient le maître et constitue le despotisme. Le despotisme n'est donc réellement que la licence du plus fort.

(*b*) Ces vains publicistes ne sont que des guides perfides qui nous conduisent à tâtons dans l'obscurité par des chemins périlleux et qui nous abandonnent au bord des abîmes et des précipices : mais Montesquieu porte partout devant nous un flambeau dont l'éclatante lumière nous fait reconnaître aussitôt et le lieu où nous sommes et les objets qui nous environnent. Ce grand homme tirait ses idées des choses ; nos idéologues, au contraire, veulent faire sortir les choses de leurs idées.

(*c*) Docteurs de l'opinion publique ! Ce ne serait pas une petite charge dans l'état ; et on ne pourrait pas plus l'abandonner au premier charlatan venu que celles de la justice et de la religion.

(*d*) Quand un journal publie un fait apocriphe qui regarde la politique ou un simple particulier, le gouvernement ou le particulier intéressé doit

pouvoir le démentir dans une des feuilles du même journal. C'est celui qui a été induit en erreur qu'il s'agit de désabuser. Un démenti donné simplement dans un autre journal n'atteint point assez directement au but et ne sert bien souvent qu'à propager davantage une odieuse calomnie. En bonne théorie, c'est toujours à la racine du mal qu'il faut appliquer le topique.

(e) Si un assassin veut me couper la gorge dans sa maison, j'ai droit de me défendre dans sa maison, et si je le tue je ne suis point répréhensible. Les journalistes seuls ne sont pas de cette opinion. Ils peuvent vous calomnier, vous déshonorer, vous défigurer chez eux; vous ne pouvez vous y défendre ni rendre coups pour coups. Cette législation à la turque est celle des belles-lettres, faites pour civiliser les hommes au milieu du peuple le plus civilisé de l'Europe, qui s'amuse même de l'indigne spectacle des Muses en proie à la brutalité de ces janissaires de la littérature. Un duel généreux sur le même terrain entre l'homme de lettre et le folliculaire, offrirait à la malignité du publio quelque chose de plus noble, de plus vif, et surtout de plus instructif. Mais si l'on veut rendre aux lettres tout leur lustre, il faut anéantir l'infame Babylone ou la soumettre au joug des lois. La littérature des journaux n'est qu'une littérature tron-

quée et superficielle, qui absorbe les forces de la vraie littérature. La jeunesse avide de savoir et paresseuse d'apprendre, est charmée de leur vaine et facile science. Elle puise à cette source la fatuité du savoir et du goût, et non le savoir réel et le véritable goût. L'âge mûr, fortement occupé des affaires, y cherche un délassement, n'importe à quel prix, et une sorte de connaissance de l'histoire contemporaine. La vieillesse, enfin, y trouve avec plaisir mille raisons de plus d'exalter le passé au mépris du présent. De là cette avidité générale pour la lecture des journaux et l'abandon des solides études. On ne peut obvier à un si grand vice que par une législation forte et de laquelle résulte, au lieu du mal qu'ils font, tout le bien qu'ils peuvent faire. Qui sont, au reste, ces grands auteurs d'un jour qui jugent sans les lire les compositions laborieuses du savoir et du talent? Je le demande, car la plupart n'osent signer leurs noms, et, cachés sous un voile épais, ils frappent, sûrs de se soustraire eux-mêmes à tous les coups dans l'obscurité profonde dont ils s'environnent. Mais à leurs écrits on peut connaître leur science et leur âge. Ce sont en général des écoliers, et si parmi eux se trouvent quelques têtes blanchies par les années, on voit qu'elles ont blanchi dans le vil métier des Zoïles. Chacun, cependant, a le droit de réclamer le jugement de ses pairs. Le talent, mûri par une

longue expérience, peut seul être appelé à juger le talent. Il nous faut des Longins dont le génie puisse saisir le grandiose de l'ensemble d'un ouvrage de génie et la proportion de ses masses. La critique des Zoïles est tout autre; elle se traîne sur les taches dont elle se nourrit. Les Jon, les Bachillide sont leur poète : mais Homère, Sophocle, Pindare, Corneille, tout défectueux qu'ils sont, occupent le sommet du Parnasse et reçoivent l'admiration des siècles. Que le talent seul ait donc le privilége de la critique des journaux. Transformons cette arène de scandale en une sorte de cours public. Que pour y juger ses contemporains on se soit illustré soi-même dans l'âge précédent par de beaux et de solides ouvrages. Que ce soit enfin les invalides du génie : ils ne seront pas inutiles et sans lustre. La gloire de former des élèves dignes d'eux les attachera à ne leur donner que de graves et de solides leçons, et il nous sera doux d'apprendre l'art des maîtres même de l'art (*).

(*) Ce plan assurerait une existence à une foule d'estimables littérateurs qui, couverts de gloire, n'en sont pas moins menacés d'aller terminer dans un hôpital leur honorable carrière; car, on le sait, l'auteur doué d'un véritable talent n'est point financier, et, toujours occupé de l'avenir pour ses propres productions, il y songe peu pour lui-même; mais ce qui est encore plus à considérer pour la conservation de l'art, c'est qu'au lieu de ces sortes de go-

guenarderies qui couvrent la plus crasse ineptie, et dont le vulgaire des lecteurs a toujours si niaisement été dupe, nous aurions de la véritable et saine critique, semblable à celle du *Cid* par l'ancienne Académie, qui, en instruisant le grand Corneille lui-même, lui fit perfectionner son art dans *les Horaces*, *Cinna* et *Polieucte*.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT.